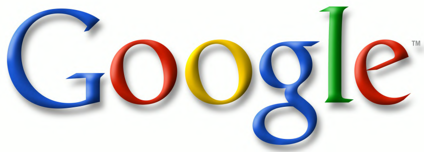
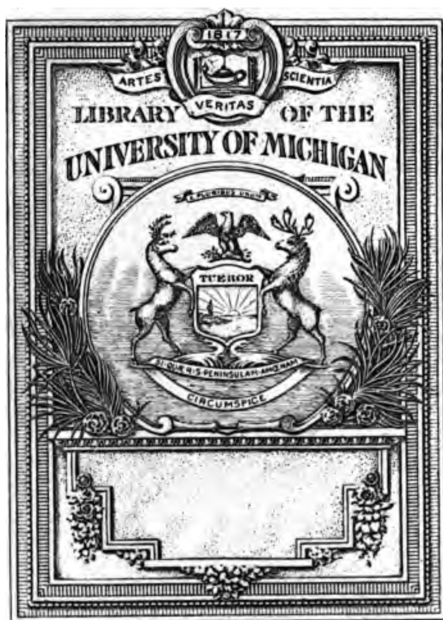



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DU

GÉNÉRAL MOREAU.

On trouve chez le même libraire :

Histoire de Bonaparte, 2 vol. in-12, avec portrait. Prix, 3 fr.

SOUS PRESSE.

Histoire de Pichegru, un vol. in-12, avec portrait. Prix, 2 fr.



énéral en Chef de l'Armée du Rh

Né à Morlaix en 1763.

HISTOIRE

DU

GÉNÉRAL MOREAU,

JUSQU'A LA PAIX DE LUNÉVILLE,

Contenant une notice sur la vie de ce général, ses campagnes sur le Rhin et en Italie, les anecdotes et les traits de grandeur, de génie et de bravoure qui le caractérisent.

Et cunctando restituit rem.

ENNIUS.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français, n°. 51.

AN X. — 1801.

PRÉFACE.

IL est honteux, dit un auteur chinois, *de tromper ceux avec qui nous vivons : il est un crime plus odieux encore, c'est de mentir à la postérité.* Fidèles à cette maxime, nous avons, dans l'histoire que nous donnons au public, laissé parler les faits. Dédaignant l'éclat du style dans un sujet qui n'a pas besoin d'ornemens étrangers, nous avons narré avec simplicité les actions brillantes, les combinaisons profondes,

et cette longue suite de succès du Xénophon français, dont le génie sut maîtriser les évènemens, renverser les plus grands obstacles, et tromper souvent les caprices de la fortune.

La postérité aura de la peine à ajouter foi aux évènemens qui se sont passés sous nos yeux, parce qu'ils sortent de la ligne ordinaire des probabilités ; elle prendra pour de sublimes fictions ce qui est la vérité même ; mais en réfléchissant sur le génie du chef qui conduisit nos phalanges à

la victoire, en étudiant son caractère et son esprit, ses doutes s'évanouiront, et l'admiration sera le seul sentiment qui en prendra la place.

Quelques écrivains, peu profonds à la vérité, ont comparé Moreau à Turenne. Sans vouloir établir un parallèle entre ces deux hommes, on peut dire que la comparaison est fausse. Turenne porta les armes contre son pays : on ne peut faire le même reproche à Moreau. Ce dernier, disgracié par le gouvernement, vécut dans l'obscurité pendant

quelques mois, et n'hésita pas de reprendre le commandement lorsque la patrie exigea ses services.

Si l'on eût voulu établir une comparaison plus juste, on aurait comparé Moreau à Catinat, et la comparaison, sans être parfaitement exacte, on aurait eu un certain air de vérité. Mais sans vouloir nous arrêter à toutes ces comparaisons, en montrant l'homme tel qu'il est, on sera à même de porter un jugement plus sain.

Dans sa première campagne

du Rhin, on le voit exécuter le passage de ce fleuve après avoir, pour ainsi dire, tout prévu. Rien ne fut donné au hasard de ce qui put lui être arraché par l'habileté et la prudence. Il marche ensuite de victoires en victoires; mais les armées qui devaient le soutenir ayant été battues, il fut réduit à ses propres forces contre une armée trois fois plus formidable que la sienne. Enfermé dans des gorges étroites, et qui ne présentaient aucun débouchement favorable, il en sort en battant l'en-

nemi sur tous les points, et en faisant cette belle retraite, qui fera une des époques les plus célèbres dans l'histoire, et arrive à Kell sans avoir pu être entamé dans sa marche.

A l'armée d'Italie, on le voit lutter contre tous les obstacles et contre des forces supérieures; on le voit exécuter ces retraites savantes qui sauvèrent l'armée.

Rappelé à l'armée du Rhin, il passe une seconde fois ce fleuve à Diersheim, et culbute l'ennemi sur tous les points. Il allait poursuivre ses triom-

phes, lorsque sa marche fut suspendue par l'arrivée d'un parlementaire qui apportait les préliminaires de paix signés à Léoben.

Il passe encore deux fois le Rhin avec autant de succès, s'enfonce dans le cœur de l'Allemagne. N'ayant pour appuis, ni forteresses, ni villes, ni camp retranché, il disperse partout les ennemis, et les met en fuite dans tous les sens. A vingt-neuf lieues de Vienne, il force l'empereur à la paix, et termine ainsi ses glorieuses campagnes.

Génie, prudence, habileté sont les qualités qui caractérisent Moreau. On peut y ajouter cette modestie, véritable apanage du talent, qui doute de ses propres forces, et qui met sur le compte des évènemens ce qui n'est dû qu'à elle-même.

NOTICE

SUR

LE GÉNÉRAL MOREAU.

VICTOR MOREAU naquit à Morlaix vers 1763 ; il étudia et fit son droit à Rennes, département d'Ille-et-Vilaine, (1) où il fut reçu avocat.

(1) Nous ne nous arrêterons point sur les particularités de l'enfance, et même de l'adolescence de Moreau, parce que ces particularités n'étant point d'un intérêt majeur, elles ne peuvent rehausser son mérite, et donner un nouvel éclat à son histoire.

Au commencement de la révolution il signala son patriotisme et son courage dans les troubles suscités à Rennes par l'aristocratie.

Lorsqu'on forma le bataillon du département de l'Ille-et-Vilaine, le C. Petiet, alors procureur-général-syndic de ce département, depuis ministre de la guerre, et aujourd'hui conseiller d'état, fit choisir Moreau pour commander ce bataillon, en rappelant le zèle qu'il avait montré pour la chose publique.

Il passa successivement par les divers grades militaires, jusqu'à celui de général en

chef. Ce fut sous ses auspices que, pendant la conquête de la *Belgique*, les français entrèrent en vainqueurs dans les villes de Menin, d'Ypres, d'Ostende et de Nieuport : malgré la loi barbare qui ordonnait de massacrer tous les sujets de Georges III, Moreau fit grace à la garnison de Nieuport, presque entièrement composée d'hanovriens ; et si le 9 thermidor n'avait, sur ces entrefaites, renversé la tyrannie décemvirale, cette marque d'humanité lui aurait infailliblement coûté la vie. Les décem-

virs furent renversés; mais le régime révolutionnaire leur survécut, et le père de Moreau fut sa victime, le jour même où, pour cerner le fort de l'Écluse, Moreau guidait ses soldats, sans autres moyens que leur audace, son courage et son habileté, dans l'île de Cazand, sous des batteries foudroyantes, et contre des ennemis nombreux qu'ils mirent en déroute.

Moreau, désespéré, voulut fuir sa terre natale. Les conseils de ses amis, l'ascendant du patriotisme le retinrent; il essuya ses larmes, et rentra dans la

carrière des héros : exemple sublime de dévouement où l'amour de la patrie l'emporta sur une des plus douces affections de l'ame !

Nommé, en l'an IV, général de l'armée de Rhin-et-Moselle, on le vit effectuer plusieurs passages du Rhin avec cette audace qui doit couronner le résultat des combinaisons les plus savantes, et opérer, à travers les montagnes Noires, cette célèbre retraite qui sera mise par la postérité au nombre des plus belles opérations militaires qui aient jamais été exécutées en

aucun pays. Il revint sur les bords du Rhin non-seulement sans s'être laissé entamer, mais en battant l'ennemi en chaque occasion, et en forçant partout les passages. Son armée, enfin, déboucha par deux colonnes dirigées, l'une par Fribourg, et l'autre par Huningue, après avoir encore remporté une victoire signalée, demeurant maîtresse du Brisgaw, de tous les ponts du Rhin et de tous les défilés qui ouvrent le territoire de l'Empire.

Après une campagne aussi glorieuse, Moreau, pour ré-

compense des services qu'il avait rendus à sa patrie, fut rappelé par le directoire, (1) et fut perdu pour son armée.

Cette disgrace couvrit de honte le directoire, et de gloire celui qui en fut la victime. On préjugea alors, avec rai-

---

(1) On se rappellera long-tems le gouvernement inepte du directoire de France, de ce directoire qui possédait le grand art d'éloigner de lui tous les hommes de mérite, et qui n'était entouré que d'hommes vils et corrompus. On pouvait s'écrier à cette époque :

O sagesse des dieux! je te crois très-profonde;
Mais à quels plats tyrans as-tu livré ce monde?

son, qu'un gouvernement aussi odieux serait bientôt anéanti, et que sa destruction serait le passage à un état plus calme, et à un ordre de choses plus régulier.

L'estime des ames honnêtes suivit Moreau jusque dans sa retraite. On sentit bientôt le vide que son absence opérait dans nos armées : il fut rappelé.

Dans un cœur moins noble, un ressentiment justement fondé aurait pu éclater; mais dans une ame grande, forte et brûlante de l'amour

de son pays tous les sentimens de la vengeance s'éteignent, et la gloire de sa patrie est le seul qui y survit.

Nos armées en Italie, dépourvues de tout et battues sur tous les points par l'ineptie d'un général chéri du directoire, étaient dans un délabrement affreux. Moreau y fut envoyé pour en sauver les débris. Malgré toute son habileté et tous ses efforts, il ne put parvenir à leur faire reprendre l'offensive : alors il exécuta ces retraites savantes qui sauvèrent une grande partie de cette armée.

On envoya un autre général à cette armée, qui donna la fameuse bataille de Novi. Moreau y fit des prodiges de valeur. Malgré les plus grands efforts, l'armée française y perdit son général et la bataille. L'armée sans général en chef, le commandement en fut déféré à Moreau, qui fit exécuter une retraite savante à cette armée, dont le commandement fut donné par la suite au général Masséna.

Moreau revint ensuite à Paris, où il vit pour la première fois Bonaparte. Ces deux

hommes surent s'apprécier, et se lièrent d'une amitié dont une estime réciproque fut la base.

Aux journées des 18 et 19 brumaire, Moreau fut un de ceux qui secondèrent Bonaparte dans cette immortelle journée.

Nommé général en chef de l'armée du Rhin, il fit deux campagnes célèbres qui formeront deux grandes époques dans l'histoire. Dans la dernière, il n'était plus qu'à vingt-neuf lieues de Vienne, lorsqu'un armistice, qui fut bientôt suivi

de la paix, vint arrêter ses armes triomphantes.

Nous terminerons cette notice par les réflexions suivantes :

« Avant la révolution, l'hé-
« roïsme et les talens militaires
« s'évaporaient dans l'oisiveté
« des garnisons ; et l'absurde
« ordonnance qui ne permettait
« qu'aux nobles de franchir le
« grade de lieutenant dimi-
« nuait encore dans une pro-
« portion, aujourd'hui facile à
« établir, le nombre des hom-
« mes appelés à se distinguer
« dans cette carrière.

« Dès les premiers instans
« de la révolution, la célébrité
« n'eut point assez d'échos pour
« la multitude de noms qu'elle
« fut chargée de proclamer ;
« leur foule s'accrut de jour
« en jour : bientôt une guerre,
« où le peuple français, seul
« contre vingt potentats, triom-
« pha de leur coalition, grossit
« à l'infini cette longue nomen-
« clature. »

Parmi les personnages qui ont figuré dans la carrière révolutionnaire, Moreau est un de ceux dont la conduite est absolument irréprochable ; on

ne le vit à la tête d'aucune faction. L'amour de la patrie fut le sentiment qui l'anima, et le but glorieux de ses travaux. Il sut même sacrifier à ce sentiment les plus douces affections de l'ame, et tous les ressentimens de la vengeance.

Disgracié et rappelé par des hommes qui n'étaient pas capables d'apprécier son mérite, il s'éloigna pour quelque tems d'un théâtre où l'intrigue et la corruption étaient les seuls titres pour avoir droit aux faveurs. Il emporta, dans sa retraite, l'estime et l'amour de

tous ceux qui faisaient encore des vœux pour le rétablissement de l'ordre, et la fin d'une révolution, dont la longue durée avait tout bouleversé, sans avoir rien remplacé. Ses vœux se sont enfin réalisés : l'ordre a succédé au désordre, et un gouvernement sage, qui sait tout apprécier avec une sagacité rare, a rendu justice à son mérite, et a récompensé ses vertus.

HISTOIRE
DU GÉNÉRAL
MOREAU.

CHAPITRE PREMIER.

Moreau nommé général de l'armée de Rhin et Moselle. — Passage du Rhin effectué à force ouverte par cette armée.

PICHEGRU, disgracié par le directoire, fut remplacé par le général Moreau. Ce général, dont lés opérations étaient concertées avec les armées d'Italie, du Nord, de Sambre et Meuse, battit l'ennemi, le 2 messdor an 4, devant le pont de Manheim;

il se mit ensuite en marche pour passer le Rhin, près Strasbourg. Le 5, après midi, il s'occupa dans cette ville, après en avoir fait fermer les portes des derniers préparatifs que la nécessité du secret avait fait différer jusques-là. Le 6, ce passage s'effectua avec la plus grande célérité et avec une audace inouie. Le succès en fut dû à une ruse dont le général se servit avec succès.

Un grand nombre de voitures avaient été par lui mises en requisition, sous prétexte de conduire en grande hâte des troupes à l'armée d'Italie. Des ordres avaient été donnés pour qu'on leur préparât des vivres, depuis Landau jusqu'à Huningue. Un parc d'artillerie, à trois lieues de Landau, sembla être laissé pour inquiéter l'ennemi. Arrivé près de Strasbourg, le général fit faire halte à la

troupe, la fit bivouaquer, fit fermer les portes de la ville, tint un conseil secret, et ordonna le passage du Rhin. En trois heures de tems tout fut disposé pour le passage des troupes. Les habitans de Strasbourg secondèrent avec empressement les intentions du général. Les troupes apprirent alors que leur route pour l'Italie était terminée, et qu'elles étaient destinées à une autre opération. A neuf heures du soir, toutes les embarcations avaient filé hors de la ville par le canal de navigation, et à dix heures elles étaient toutes arrivées à l'écluse du pèage. Après avoir embarqué quatre pièces de canon, on se mit en marche. Il étoit plus de minuit lorsque l'on commença à entrer dans les nacelles. Le tems était très-serein et très-calme; le clair de lune, qui était défavorable, fit qu'on prit beau-

coup de précautions et qu'on observa le plus grand silence.

L'ordre admirable avec lequel se fit cet embarquement, la bonne volonté des soldats, et l'ardeur des chefs, tout présagea des succès.

Enfin, à une heure et demie, après minuit, les bateaux légers des quatre divisions étant chargés, le général donna le signal du départ.

Les troupes débarquèrent avec beaucoup d'audace, sans tirer un seul coup de fusil, et emportèrent à la bayonnette tous les postes ennemis, qui n'eurent que le tems de faire leur première décharge et de s'enfuir. La surprise et l'effroi dont ils furent saisis ne leur permirent même pas de songer à couper les petits ponts de communication (1) qui

(1) Tous ces ponts composés seulement de deux sapins flottans à fleur d'eau, étaient si frêles qu'ils

se trouvaient sur les bras du Rhin, et qui nous séparaient encore de la terre ferme.

Le succès couronna le débarquement sur tous les points. On marcha sur Kehl (1). L'ennemi fut chassé du fort, de la ville, du village de Kehl et d'une redoute. Il ne disputa même pas le passage de la Kintzig, comme on aurait dû s'y attendre; et vers les dix heures du matin, on était déjà maître de tous ses postes, et on le poursuivait sur la route d'Offembourg.

Le reste du jour il ne se passa rien d'intéressant à la rive droite.

---

furent entièrement usés au bout de quelques heures, avant que la totalité de l'avant-garde de l'armée y eût passé.

(2) Le fort de Kehl n'étoit point à cette époque en état de défense; il avait été rasé, après avoir été cédé à l'Empire par le traité de Bade, et depuis il n'avait pas été rétabli.

Le pont volant qu'on avait établi et les bateaux de transport furent employés sans relâche à passer de l'infanterie ; on se tirailla de part et d'autre jusqu'à la nuit, et on fit quelques prisonniers.

Le résultat de cette journée fut de cinq cents hommes faits prisonniers, la prise de deux mille fusils, treize pièces de canon, un obusier et plusieurs caissons. L'ennemi perdit, en outre, six cents hommes tués ou blessés.

Le 7 messidor, à midi, le pont étant entièrement établi, et toutes les communications assurées, le général fit défiler sur la rive droite les troupes à cheval et l'artillerie légère de deux divisions, et le reste de l'infanterie du genéral Beaupuy. Le corps du général Saint-Cyr ne passa le Rhin que quelques jours après.

Dans différentes marches, on fit encore environ deux cents hommes prisonniers.

Le lendemain, une partie de l'armée se mit en marche pour attaquer le camp de Wilstett, par la route d'Offembourg, qui fut emporté de vive force ; on y prit une pièce de canon et quelques caissons. Le 9, l'ennemi fit quelques tentatives pour rentrer dans Wilstett ; mais il fut repoussé et poursuivi jusqu'à Griessen.

Pendant ce mouvement, la brigade du général Sainte-Suzanne se rendit vers le Bas-Rhin, par la route de Rastadt, jusqu'à Lings.

Le reste de l'armée, aux ordres du général Dessaix, marcha sur trois colonnes.

Le succès qui couronna le passage du Rhin, fut dû à la justesse des dispositions prises par le général en

chef, et aux combinaisons savantes d'après lesquelles il avait déterminé les points d'abordages des différentes divisions. Les exploits non moins étonnans qui l'ont suivi, ont convaincu les plus incrédules que rien n'est impossibe à la valeur, lorsqu'elle est guidée par le génie et l'expérience.

CHAPITRE II.

Affaires qui suivirent le passage du Rhin. — Bataille de Renchen. —Bataille de Rastadt. — Bataille d'Etlingen.

Le passage du Rhin effectué sur plusieurs points différents par les différentes divisions de l'armée, il fallait se préparer à de nouveaux combats et à de nouveaux triomphes.

L'ennemi avait réuni un corps considérable dans une position avantageuse, en avant de la petite ville de Renchen, et de la rivière de même nom (1). La brigade de Sainte-Su-

(1) Le *Renchen* est une rivière qui prend sa source dans les montagnes Noire, vers le Knubis : elle passe à Renchen et vient se jetter dans le Rhin, un peu au-dessous de Freyslett. Cette position est fameuse dans l'histoire : Montécuculli l'occupait, mais

zanne qui avait marché dès la veille vers Urlaffen, pour le contenir, était déjà aux prises avec lui, lorsque le corps du général Dessaix arriva. L'affaire devint générale et commença à s'engager par une canonnade très-vive. Les cuirassiers ennemis essayèrent de déborder notre droite, et la chargèrent vivement; mais deux de nos bataillons, soutenus par nos carabiniers et de l'artillerie légère, résistèrent à cet effort. Ces bataillons maneuvrèrent avec tant de sang-froid, quoiqu'enveloppés de toute part, et surent si bien diriger leur feu vers les différents points où ils étaient menacés, qu'ils culbutèrent la cavalerie

---

Turenne le tourna, et lui déroba le passage de la Renchen. C'est à un mille du bourg de ce nom, sur les hauteurs de Sasbach que ce grand homme fut tué le lendemain, 27 Juin 1675, en venant reconnaître la position de l'ennemi pour lui livrer bataille.

ennemie, qui laissa le champ de bataille jonché d'hommes et de chevaux.

L'ennemi voulut faire de nouveaux efforts sur la gauche ; mais il fut culbuté. La déroute devint complette : infanterie, artillerie, cavalerie, tout se sauva pèle-mèle et dans le plus grand désordre, et l'on se trouva maître de la rivière et de la ville de Renchen.

L'ennemi nous abandonna dix pièces de canon, la plupart d'artillerie légère, avec un grand nombre de caissons. Il perdit six cents chevaux, pris, tués ou blessés, et laissa une très-grande quantité de morts sur le champ de bataille. On fit douze cents prisonniers, dont cinq cents blessés.

Après cette affaire, le général réorganisa l'armée, dont il avait été

obligé de rompre l'ordre de bataille pour le passage du Rhin.

Férino eut le commandement de l'aîle droite.

Saint-Cyr fut chargé du centre.

Et Dessaix de l'aîle gauche.

Le général en chef voyant qu'on ne pouvait avancer entre les montagnes Noires et le Rhin, sans s'assurer des gorges de cette chaîne, qui auraient donné des débouchés sur nos derrières, fit détacher quelques troupes pour remonter la vallée de la Renchen, et s'en rendre maître. On la trouva défendue par des tirailleurs et des paysans armés, qui furent soudain dispersés. La montagne de Knubis, une des plus hautes montagnes Noires, était occupé par le contingent de Wirtemberg. Malgré une redoute très-forte, et un réduit cazematé, l'ennemi fut chassé de la mon-

tagne ; après une vive résistance, on s'empara de la redoute. On prit dans cette redoute deux pièces de canon et deux drapaux ; quatre cents hommes furent faits prisonniers avec dix officiers.

Le centre de notre armée s'empara du revers des montagnes, après une affaire extrêmement vive, et malgré la résistance la plus opiniâtre. Les pluies continuelles avaient gâté les armes de nos troupes ; elles ne pouvaient plus faire feu. La bayonnette devint la seule ressource de l'infanterie ; mais, accoutumée à s'en servir avec son succès ordinaire, elle enfonça par-tout l'ennemi. On lui tua beaucoup de monde, et on lui fit cent prisonniers.

Le même jour, toute l'armée se porta en avant pour aller attaquer l'ennemi qui avait rassemblé toutes

ses forces dans une excellente position, entre Gersbach et Rastadt. Il avait reçu des renforts considérables, tout ce qu'il avait vers Manheim, lors du passage du Rhin, se trouva réuni, et il lui était déjà arrivé une partie des troupes que le prince Charles avait amené en hâte de l'armée du Bas-Rhin.

La position de l'ennemi présentant de grandes difficultés, pour être facilement attaquée de front, le général en chef résolut de déborder son aîle gauche pour le contraindre à la quitter. Il était alors indispensable que la prise de Gersbach eût lieu auparavant. A cinq heures du matin ce poste fut attaqué avec une extrême valeur et emporté après une vive résistance, ainsi que la vallée de Murg. Le général Lecourbe poursuivit l'ennemi jusqu'à

prit dans cette pour-

suite une pièce de canon, deux officiers et cent prisonniers.

L'adjudant-général Decaen, attaqua le bourg de Kuppenheim. Après trois heures d'un combat opiniâtre, les grenadiers Hongrois et Autrichiens, chargés de la défense de ce poste, cédèrent à nos bayonnettes, et furent forcés de l'abandonner. Ils revinrent plusieurs fois à la charge pour reprendre ce bourg; mais ils furent constamment repoussés et contraints de répasser le Murg. On fit sur ce point trois cents prisonniers.

Une demi-brigade, à la suite d'une canonnade fort vive, força le passage de la Olbach et emporta le village de Nider-Bihel, après deux heures d'une défense vigoureuse, et on s'était enfin rendu maître du bois de Rastadt, qui avait été long-tems et opiniâtrement disputé.

Notre aîle gauche commençant à acquérir de la supériorité sur la droite de l'ennemi qui se trouvait déjà entièrement battu sur sa gauche, il fut contraint de se retirer par le pont de Rastadt et les gués de la Murg, en arrière de cette rivière. Comme ce mouvement était protégé par une forte artillerie qu'il avait disposé sur l'autre rive, et qu'il était soutenue par toute sa cavalerie, qui n'était pas entamée, on ne put réussir à le mettre en déroute, et il fit sa retraite en bon ordre.

Un de nos régimens de chasseurs s'étant apperçu qu'il voulait couper le pont de Rastadt, le chargea et le poursuivit dans les rues de la ville, oú il fut contraint d'abandonner deux pièces de canon, quoique sa cavalerie revint plusieurs fois à la charge; mais elle fut constamment repoussée

par le feu de notre artillerie légère, qui avait suivi à la course nos chasseurs à cheval. On fit à l'ennemi dans ces différentes attaques deux cents prisonniers, et sa perte en hommes et en chevaux fut considérable ; alors se retira pendant la nuit sur Etlingen, où il rassembla ses forces, et y reçut tous les renforts que l'archiduc avait tiré du Bas-Rhin et des environs de Mayence, que lui amenèrent les généraux Hotze et Werneck. Ses forces étaient infiniment supérieures aux nôtres, et furent encore augmentées de sept bataillons et douze escadrons.

Le gros de l'armée ennemie marchait dans la vallée du Rhin, l'infanterie suivant le pied des montagnes, et la cavalerie tenant la plaine. C'est ainsi que comptant faire déboucher sur nos derrières des forces con-

sidérables par les vallées de Murg, de la Olbach et de Cappel, et pouvant nous opposer de front dans la plaine une cavalerie infiniment supérieure à la nôtre, l'Archiduc espérait que nous ne pourrions lui échapper, et se flattait déjà de nous faire repasser le Rhin ; mais ses projets furent entièrement déconcertés par la vigilance et l'activité du général Moreau, puissamment secondé par le zèle infatigable de nos troupes, l'expérience et la bravoure des autres chefs de l'armée.

Les trois jours qui s'étaient écoulés depuis la bataille de Rastadt, furent employés aux remplacement des chevaux et des munitions, aux réparations de l'artillerie, et aux reconnaissances qui devoient précéder une attaque générale. Ces préparatifs indispensables furent faits avec tant

de rapidité, que, mènacée par l'Archiduc d'être attaquée le 22 Messidor sur tous les points, l'armée marcha à lui le 21, et qu'elle le rencontra qui se portait en avant, pour reprendre la position de la Murg, dans l'intention de nous livrer bataille le lendemain.

L'intention du général en chef était de refuser son aîle gauche, et de faire faire l'effort principal par notre droite contre la gauche de l'ennemi; après avoir pris toutes les mesures nécessaires et fait toutes les dispositions convenables, le général donna des ordres pour forcer quelques positions qui étaient défendues par l'élite des troupes ennemies, et ce ne fut qu'après un combat sanglant et un acharnement inconcevable, qu'on parvint à s'en emparer.

L'avant-garde ennemi rencontrée

à Hernalb fut facilement repoussée malgré la plus vive résistance ; mais le plateau de Rotensolhe, l'une des plus hautes et des plus rapides montagnes Noires, et dont le penchant est couvert de bois touffus, était d'un abord si difficile, qu'il ne pouvait être emporté qu'avec une peine infinie. Le général Saint-Cyr, chargé de cette attaque, ayant ses troupes fatigués par une marche pénible, prit le sage parti de harceler l'ennemi par des attaques successives sur divers points, et de laisser reposer une partie de sa colonne, afin de l'avoir toute fraîche lors de l'instant favorable pour emporter la position, et lorsque l'ennemi serait devenu moins défiant, par le manque de succès de nos premiers efforts.

On fut d'abord repoussé vigoureusement à quatre attaques successives ;

ce qui détermina à une cinquième charge, pour laquelle on avait réservé deux demi-brigades. Elles se formèrent en colonne, marchèrent avec autant d'ordre que la nature du terrein le permit. Cette dernière tentative réussit complettement; on parvint sur le plateau; l'ennemi fut enfoncé et mis en déroute; on le suivit la bayonnette dans les reins. Deux cents hommes furent faits prisonniers, dont douze officiers et un officier supérieur.

A l'aîle gauche, le général Dessaix engagea le combat par l'attaque du village de Malsch, au moment même où l'action commençait dans les montagnes. Ce village fut successivement pris et repris trois fois, chaque armée y ayant employé son infanterie disponible. Le combat dura sur ce point jusqu'à dix heures du soir; on y

perdit beaucoup de monde de part et d'autre ; nous y fîmes prisonniers huit officiers et près de cinq cents hommes.

L'ennemi déploya dans la plaine une cavalerie très-nombreuse soutenue d'artillerie ; mais par les savantes dispositions du général Dessaix, cette cavalerie fut presqu'inutile. Quoique sa grande supériorité dût lui promettre un succès presque certain, le reste du jour se passa sans que le prince Charles osât rien entreprendre avec cette masse immense de cavalerie.

Cette journée décisive, qui nous conserva l'offensive, contribua infiniment à décourager l'ennemi, qui, la veille, se flattait encore de détruire toute notre armée et de nous contraindre à repasser le Rhin. Il se vit au contraire forcé de nous céder le champ de bataille, après une perte consi-

dérable d'hommes tués ou blessés, de quinze cents prisonniers et d'une pièce de canon ; il prit alors la résolution de se retirer vers le Danube pour s'y rallier et y concentrer toutes ses forces ; craignant qu'on ne lui coupât la retraite sur le Necker, il se détermina à abandonner précipitamment Etlingen, Durlach et Calsruhe, et à se retirer à Pfortzhein.

Le passage du Rhin effectué à la vue d'une armée forte et nombreuse, trois batailles données à la suite et successivement gagnées, beaucoup de tués, un grand nombre de blessés, de prisonniers, la prise de plusieurs canons, drapeaux et de quelques bagages, furent le résultat de quelques jours, et le témoignage le plus éclatant de la bravoure du soldat, du génie de son général, et de l'expérience et de la valeur des chefs.

CHAPITRE III.

Marche de l'armée jusqu'au Necker. — Entrée des Français à Stuttgard. — Combat d'Etlingen et de Canstatt..

L'ENNEMI, en se retirant, détacha un corps de troupes considérable, pour former les garnisons de Mayence, Manheim et Philisbourg.

Le général Moreau fit passer le Rhin à Benheim, à la moitié de la garnison de Landau, dont il forma un corps d'observation, pour contenir les garnisons de Manheim et de Philisbourg; ensuite il fit suivre l'ennemi, marche par marche.

Le 30 messidor, le centre de l'armée française se porta sur Stuttgard, pendant que l'aîle gauche s'avançait vers

vers l'embouchure de l'Enz. Le général Saint-Cyr rencontra l'avant-garde autrichienne en avant de Stuttgard ; il la fit attaquer avec vigueur , la repoussa jusques dans la ville , et l'en chassa malgré la plus vive résistance.

L'ennemi ayant besoin de s'arrêter sur le Necker, s'était rassemblé sur les hauteurs de Constadt et de Feldbach, dans une excellente position. Le projet du général Moreau était d'attaquer l'ennemi dans sa position, entre Constadt et Eslingen ; mais comme elle était très-difficile à emporter de front, il résolut de faire un mouvement par notre droite, pour déborder son aîle gauche , et d'abord il voulut forcer ses avant-gardes à nous abandonner la rive gauche du Necker; c'est dans ce dessein que, le 3 thermidor, il les fit attaquer à Eslingen et à Constadt. L'ennemi nous opposa la plus vive ré-

sistance vers Eslingen ; il s'y défendit avec la plus grande opiniâtreté ; mais notre attaque fut si bien soutenue et si bien dirrigée, que, malgré la supériorité du nombre, il finit par plier. Il y perdit huit cents hommes, tant tués que blessés.

Le général Taponier attaquale faubourg de Constadt et le village de Berg : il repoussa l'ennemi avec tant de vivacité, qu'il n'eut pas le tems de couper le pont de ce village. Le même jour, le corps du général Dessaix vint prendre position à Ludwisbourg, et acheva de balayer entièrement la rive gauche du Necker dans cette partie.

L'armée ennemie se retira en deux corps à travers les montagnes d'Alb, et se dirigea dans sa retraite par les routes de Gmünd et Gœppingen, où elle fut suivie dans l'ordre qu'elle avait prise pour effectuer sa retraite.

Il est nécessaire de rappeler ici qu'immédiatement après le passage du Rhin, notre aîle droite prit une direction contraire aux deux autres corps de l'armée; que pendant que ceux-ci descendaient le Rhin, elle le remontait, et que, depuis le 10 messidor, jour où elle s'empara d'Ofembourg, elle cessa d'agir conjointement avec l'armée.

Le corps d'armée devait gagner la rive droite du Danube, et traverser les montagnes Noires par les vallées de la Kintzig et de Saint-Pierre. Il devait aussi forcer le passage des villes frontières, pour appuyer son flanc droit au lac de Constance, pendant que le gros de l'armée arriverait sur le Danube, par la rive gauche de ce fleuve; c'était à peu près vers Ulm, qu'après avoir suivi des directions opposées, ces deux corps devaient

opérer leur jonction, pour entrer de concert en Bavière.

Du 10 au 16 messidor, il y eut quelques affaires d'avant-postes dont nous eûmes tout l'avantage. Malgré l'excellente position que l'ennemi occupait dans la vallée de Kintzig, il fut obligé de l'abandonner.

Le 19, on poussa quelques reconnaissances.

Le 22, un corps de troupes qui devait faire une réserve, passa le Rhin à Nonenwhir.

Le 23, on fit une reconnaissance dans la vallée de Kintzig.

Le général Ferino, sous les ordres duquel était cette aîle droite, à l'aide d'une division du centre, chassa le corps autrichien, commandé par le général Staray, qui occupait cette vallée.

Le 28, on fit passer le Rhin à deux

corps de troupes, le premier à Brisach; le second passa à Huningue, sans éprouver de résistance. Il s'empara des villes forestières, de deux pièces de canon et de magasins assez importans.

Les passages de la vallée de la Kintzig, et ceux des villes forestières, se trouvant ouverts, le corps du général Staray, forcé dans cette vallée, s'étant ensuite rejeté sur le gros de l'armée de l'Archiduc, l'aîle droite s'avança, sa droite au lac de Constance, sa gauche au Danube, sans éprouver une grande résistance de la part de l'ennemi, pendant que l'armée le suivit dans les gorges d'Alb (1).

(1) A l'est des montagnes de la forêt Noire s'élève la chaîne des montagnes d'Alb, ou Alpes de Souabe, qui suit une direction à peu près paralèlle au ours du Danube. Elles occupent une espace de douze mille d'Allemagne environ, sur trois ou quatre

[redacted]

de largeur. Elles sont couvertes de bois et présentent des paysages très-agrestes, et des communications très-difficiles. Elles tiennent, par diverses branches, aux montagnes Noires, et à celle du pays de Darmstadt et de la Franconie.

CHAPITRE IV.

Opérations et marches de l'armée en suivant l'ennemi à travers les montagnes d'Alb. — Bataille de Néresheim.

La marche de l'armée dans les gorges des montagnes d'Alb, que l'on connaissait très-peu, fut très-difficile et très-dangereuse, attendu que les différens corps, étant engagés dans des vallées séparées par des montagnes impraticables, ils ne pouvaient se communiquer entre eux. L'ennemi parut avoir le dessein de nous disputer les sommités, car il réunit ses forces sur un vaste plateau, entre Weissenstein et Bœmenkirch; d'où il aurait pu tomber sur un de nos corps séparés qu'il eût facilement

battu, et revenir ensuite contre les autres ; mais il n'osa nous attaquer. Son dessein était seulement de nous contenir, afin de gagner du tems pour faire filer ses équipages. Il quitta cette position sans avoir rien entrepris, et continua sa retraite.

Le 16 termidor, le général Dessaix joignit une division de l'armée ennemie, qui, ayant voulu résister et recevoir le combat, fut culbutée avec perte de trois cents prisonniers, près d'Aalen. Le même jour le centre de notre armée s'empara d'Heydenheim, après une assez vive résistance, et vint prendre position sur la Brenz. (1).

Le 18, dans une reconnaissance, il s'engagea un combat dans lequel nous perdîmes deux cents prisonniers. Néanmoins la retraite se fit en bon ordre.

---

(1) Rivière qui descend des revers des montagnes *d'Alb*.

Le 21, l'ennemi engaga un combat avec la première division de notre centre, qui dura jusqu'à la nuit, et dont nous eûmes l'avantage.

La journée du 22 fut employée de notre part aux reconnaissances, indispensables dans un pays si difficile, et qui nous était si peu connu, ainsi qu'à rectifier la position de l'armée.

Le 23, l'ennemi, au lieu de continuer sa retraite, s'arrêta. Il sembla faire des dispositions qui nous menaçaient d'une attaque prochaine : cependant la position de son avant-garde en arrière d'Eglingen, paraissant mauvaise, le général en chef se détermina à la faire attaquer. On engagea une action dans laquelle l'ennemi perdit quatre cents cinquante prisonnniers. On le poursuivit vers les bois, jusques près d'Amerdingen ; mais un orage considérable

qui survint à l'entrée de la nuit, mit fin à notre poursuite, et termina le combat.

Le 24, l'ennemi dirigea tous ses efforts sur cinq points différens. Notre armée était postée en avant de Néresheim. L'attaque principale fut contre notre centre. Deux de nos demi-brigades, qui étaient restées dans les bois où la nuit les avait surprises la veille étant à la poursuite des Autrichiens, furent prises en flanc, culbutées et ramenées, avec perte de quatre cents prisonniers jusqu'à Dunselchingen. Ce premier succès de l'ennemi occasionna une trouée entre notre centre et l'aîle gauche; mais la réserve, en s'y portant rapidement, répara cet accident, et rétablit le combat dans cette partie. Le corps de bataille des Autrichiens se déploya. Nous commençâmes alors la

grande attaque, sur le point où l'ennemi avait réuni la plus grande partie de ses forces. Ses tirailleurs furent repoussés à plusieurs reprises. On se battit pendant toute la journée avec un acharnement incroyable. Le lendemain le combat se rengagea de nouveau avec autant de furie ; et les deux partis furent successivement vainqueurs. Mais enfin, quoique nous n'ayons pu nous flatter d'une victoire complette, puisque les Autrichiens gardèrent le champ-de-bataille, elle n'en fut pas moins une des plus glorieuses de la campagne pour l'armée de Rhin et Moselle. Cette armée prouva à l'ennemi par sa constance inébranlable, et par la fermeté avec laquelle notre centre, quoiqu'entièrement débordé, résista aux chocs les plus violens, que si nos troupes étaient douées de cette va-

leur impétueuse à laquelle rien ne peut s'opposer lorsquelles attaquent, elles étaient également susceptibles de cette tranquillité, et de ce calme intrépide, indispensables pour soutenir avec opiniâtreté les attaques les plus vigoureuses et les mieux combinées, et pour se tirer avantageusement des dangers les plus menacans.

CHAPITRE V.

Combat de Kamlach.

PENDANT que le gros de l'armée gagnait le revers des montagnes d'Alb, l'aîle droite s'était avancée sur deux colonnes; la première, qui avait pris le chemin des villes forestières, vint prendre position sur l'Argen (1); elle s'empara de Luidan et de' Bregenz, fit quelques prises assez importantes, trois mortiers, un obusier, quatre couleuvrines, vingt-deux pièces de canon et quarante bateaux chargés de grains.

L'avant-garde de la seconde divi-

(1) L'argen est la réunion de deux petites rivières, le haut et bas Argen, qui se mêlent au-dessous de Wangen, et delà se jettent dans le lac de Constance.

sion rencontra le corps de Condé, avec lequel elle engagea un combat qui fut tout à notre avantage; l'ennemi y perdit quelques prisonniers, et fut poursuivi vivement jusqu'au delà de Kamlach.

Les émigrés, animés par les marques de mépris que leur prodiguaient sans cesse les Autrichiens, résolurent de se distinguer par un coup d'éclat. Ils préparèrent à cet effet une attaque vigoureuse contre l'avant-garde de la seconde division de notre aîle droite. Pour y réussir plus sûrement, ils joignirent la ruse à la force, et s'introduisirent dans nos rangs à la faveur de la nuit, dans l'intention d'y porter le désordre.

Le 26 thermidor, à deux heures du matin, ils attaquèrent vigoureusement notre avant-garde; nos avant-

postes furent repoussés par leur infanterie jusques vers les bois en arrière de Kamlach, où était la nôtre. Le combat s'engagea très-vivement dans ce bois entre l'infanterie légère ; l'affaire y fut très-chaude, et le succès long-tems incertain. Les émigrés, qui s'étaient mêlés parmi nos troupes, avaient beau crier : *Nous sommes tournés, il faut nous retirer, sauve qui peut*, nos soldats ne se laissèrent point prendre à ce piége : ces émigrés, bientôt reconnus, furent assommés à coup de crosse ; la troisième demi-brigade d'infanterie légère, accablée par des forces supérieures, se défendit avec acharnement ; néanmoins, elle eut pu finir par céder au nombre, si la quatre-vingt-neuvième, placée en échelons, ne se fut avancée : alors les ennemis furent re-

poussés par-tout et complettement battus.

Leur perte fut immense ; le corps des chasseurs nobles fut presqu'entièrement détruit ; cinq cents soixante-douze émigrés, dont cinquante chevaliers de Saint-Louis et dix-huit officiers supérieurs, furent enterrés sur le champ de bataille ; trois généraux moururent de leurs blessures à Mendelheim, et le nombre des blessés se monta à douze ou treize cents.

CHAPITRE VI.

Passage du Danube par l'armée de Rhin et Moselle.

Après la bataille de Neresheim, l'armée de l'archiduc se retira totalement sur la rive droite du Danube, et prit position derrière le Lech.

L'armée française vint passer le Danube à Hœchstett (1), Dillengen et Lanmgen. Le passage de ce fleuve

(1) Cette ville a donné son nom à deux fameuses batailles; l'une gagnée par les français, commandés par le maréchal de Villars, contre les impériaux, le 20 Septembre 1703; l'autre fut perdue l'année suivante par les mauvaises dispositions des généraux Tallard et Marsin; c'est un des plus grands revers qu'ayent jamais éprouvés les armées françaises.

Une singularité remarquable c'est que notre armée arriva à Hœchstett le 13 Août, jour aniversaire de cette bataille, et qu'on y retrouva quelques-uns des drapeaux qui y avoient été perdus.

s'exécuta le 2 fructidor, et le même jour l'armée prit position derrière la petite rivière de Zusam.

L'archiduc, après avoir rassemblé ses forces derrière le Lech, repassa aussitôt le Danube à Inglostadt, à la tête d'un gros corps d'armée, dans le dessein de tenter un effort contre l'armée de Sambre et Meuse, de concert avec l'armée de Wartensleben. Ce mouvement, qu'il nous déroba assez adroitement, augmenta considérablement les forces qu'il dirigea contre cette armée.

Jugeant la position du Lech (2)

---

(2) Le *Lech* prend sa source dans les montagnes du Tyrol, et coule du sud au nord dans une direction perpendiculaire à celle du Danube, où il se jette, à un mille au-dessous de Donawert. C'est une rivière tortueuse, dont le lit est fort large, et qui ne présente pas de gués fixes. Par les difficultés qu'elles présente au passage d'une armée, et à l'établissement des ponts elle forme une très-bonne ligne de défense.

inattaquable, l'Archiduc y laissa, quoiqu'inférieur, le reste de son armée sous les ordres du général Latour, avec une garnison de trois bataillons dans Ingolstadt.

Si l'on eut été averti du mouvement de l'Archiduc, on aurait détaché un gros corps de troupes à sa poursuite, pour dégager l'armée de Sambre et Meuse; ce parti aurait pu néanmoins avoir ses dangers; cependant le général en chef se détermina à passer le Lech, et à attaquer vivement le général Latour, afin de pénétrer en Bavière par une marche rapide, espérant forcer ainsi l'archiduc à revenir au secours de cette province, et sans doute au moment où il fut informé de sa marche, ce parti était le seul à prendre.

CHAPITRE VII.

Passage du Lech. — Bataille de Friedberg.

L'ARMÉE s'avança vers Augsbourg le 5 fructidor, et rejeta derrière le Lech les avant-postes que l'ennemi avait encore à la rive gauche. Ce dernier, en se retirant, brûla les ponts de Rain et ceux d'Augsbourg.

La journée du 6 fut employée à la reconnaissance des gués, et aux préparatifs nécessaires pour la reconstruction de ces ponts.

Le lendemain, à la pointe du jour, toutes les troupes se trouvèrent rassemblées près de la rivière pour en tenter le passage; l'aîle droite passa la première à un gué près de Hanstetten, que les ennemis ne connais-

saient pas, et qu'ils avaient négligé de garder. L'infanterie traversa avec assez de peine, à cause de la rapidité du courant ; mais qui peut arrêter l'intrépidité française ? les soldats avaient de l'eau jusqu'aux aisselles, et portaient sur leurs têtes leur gibernes et leurs fusils. Les généraux Abattucci et Montrichard, le chef de brigade Cassagne, et l'aide-de-camp Savary mirent pied à terre, et se jetèrent dans l'eau à la tête des troupes pour leur donner l'exemple. Le premier peloton fut entraîné par la rapidité du courant ; mais au moyen des prompts secours qui lui furent donnés, très-peu d'hommes furent noyés (1).

(1) Cet accident, loin d'altérer le courage de ceux qui devaient suivre, ne fut pour eux qu'un motif de plaisanterie, et le sujet de quelques jeux de mots.

Lorsque deux demi-brigades, un régiment de dragons, une partie de celui du huitième de hussards, deux pièces d'artillerie légère, furent formés, on se porta aussitôt sur Kussing et les hauteurs de Maringen, dont on s'empara facilement. L'ennemi fit aussitôt avancer par la plaine, huit escadrons soutenus d'une compagnie d'artillerie légère, et par la hauteur deux bataillons d'infanterie. On résista au premier effort de ces troupes, et on se tînt sur la défensive jusqu'à l'arrivée de quelques renforts : alors on reprit l'offensive et on parvint à l'éloigner.

Pendant que l'infanterie combattait sur les hauteurs de Kussing, la cavalerie qui venait de passer, renforcée de deux régimens de la réserve, s'avança à travers la plaine qui s'étend entre le Lech et le Paar, pour

joindre la gauche de notre aîle droite avec les troupes du centre, afin de faciliter le déploiement de celle-ci, mouvement nécessaire pour faire une attaque vigoureuse sur le flanc gauche de l'ennemi, campé sur les hauteurs de Friedberg. Aussitôt que l'aîle droite eut passé le torrent et gagné les hauteurs de Kussing, le général Saint-Cyr commença son attaque par un grand feu d'artillerie et de mousqueterie, et parvint à éloigner les Autrichiens des bords du Lech et des deux ponts de cette rivière, ce qui lui donna le moyen de faire passer un corps de troupes assez considérable : ces troupes n'eurent pas plutôt passé, qu'elles chassèrent les ennemis des bois qui bordent le Lech, et qu'elles s'emparèrent du village de Lechau-

sen, où les Autrichiens leur abandonnèrent cinq pièces de canon.

Aussitôt que le surplus des troupes du centre et l'artillerie, ainsi que la cavalerie de la réserve, furent passées, on prépara l'attaque du camp de Friedberg.

L'aîle droite et le centre de notre armée engagèrent le combat, et repoussèrent les Autrichiens : ceux-ci commencèrent alors leur retraite par les routes de Munich et de Ratisbonne; mais l'avant-garde de notre aîle droite avait déjà gagné la première de ces routes pour leur couper la retraite, tandis que le général Saint-Cyr les pressait de front. Une partie de leur colonne fut rompue, mise en déroute, et rejetée dans les bois avec perte de toute son artillerie.

La première division du centre s'empara de Friedberg et des hauteurs, au moment où l'ennemi les abandonna, et l'on se mit à sa poursuite. Sa retraite se fit alors dans le plus grand désordre, et devint une déroute complette. Nos troupes s'avancèrent ensuite, sans éprouver de résistance, jusques sur la route de Neubourg à Friedberg, et ramassèrent les débris du corps de Latour, cent prisonniers, trente chevaux et six caissons.

Le général Vandame, à la tête de la cavalerie légère, poursuivit l'ennemi dans la vallée de la Paar, et ne s'arrêta que lorsque la fatigue des hommes et des chevaux ne lui permit plus d'avancer davantage.

On prit en tout, dans cette journée, dix-sept pièces de canon, deux drapeaux et près de deux mille prisonniers.

CHAPITRE VII.

Marche de l'armée en Bavière. — Combat de Geisenfeld.

Le Lech passé, l'armée s'avança en Bavière, sans éprouver beaucoup de résistance; le corps de Latour ayant beaucoup de peine à se rallier. L'ennemi s'était retiré derrière l'Isère, nous cédant toujours le terrain, sans nous le disputer.

Le 15 fructidor, au matin, au moment où toutes nos troupes étaient en mouvement pour exécuter les différentes attaques projétées par le général en chef, nos avant-postes de l'aîle gauche furent vivement attaquée vers Geisenfeld, notre avant-garde fut repoussée. Cet échec fut bientôt reparé au moyen des secours

qui arrivèrent successivement et qui rétablirent le combat. La cavalerie de l'ennemi, deux fois plus nombreuse que la nôtre, fut jetée en désordre dans les endroits les plus marécageux des prairies, ce qui détermina l'ennemi à se retirer jusques dans les bois de Geisenfeld. On envoya de l'infanterie à sa poursuite dans ce bois; mais la nuit empêcha qu'on ne le poussât bien loin.

Les trois corps de Neuendorff, de Latour et de Marcantin, s'étaient réunis contre une seule division de l'aîle gauche, jointe à la cavalerie de réserve, cette supériorité n'empêcha pas l'ennemi d'échouer dans son entreprise; et il finit par être repoussé avec perte de douze cents hommes tués ou blessés, trois cents prisonniers, cent chevaux et un obusier.

Ce revers jeta un grand découragement dans l'armée autrichienne, et mortifia sur-tout sa cavalerie amenée de devant Sambre et Meuse, qui, sur les promesses de ses officiers, qui dépréciaient sans cesse nos troupes, s'était flattée qu'elle les battrait avec la plus grande facilité.

L'ennemi repoussé à Geisenfeld, et battu sur presque tous les points, n'entreprit aucune nouvelle attaque. Il paraissait décidé à nous céder toujours le terrain, sans résistance. Peut-être son dessein fut-il de nous engager à nous avancer témérairement entre l'Isère et le Danube, afin de pouvoir tomber avec avantage sur l'un ou l'autre de nos flancs, soit par les débouchés du Tyrol, soit par la tête du pont d'Ingolstadt.

Le 17, l'avant-garde de notre centre attaqua un corps de trois ba-

taillons et de neuf cents chevaux qui couvrait Freysing. L'ennemi fut poussé si vivement, qu'il n'eut pas le tems de couper le pont de l'Isère, dont on s'empara : ce qui nous rendit maîtres du passage de cette rivière.

Le 18, le général en chef fit faire les mouvemens et les reconnaissances nécessaires pour préparer ce passage.

Le 19, Le corps de bataille fit un mouvement en avant; le même jour, l'aîle droite essuya un revers, un fort parti ennemi la tourna et se porta sur nos derrières, à Dachau, où il nous enleva un parc d'artillerie.

Pendant qu'on faisait des dispositions pour attaquer en règle la tête du pont d'Ingolstadt, l'aîle droite et le centre firent un mouvement en avant, le 21 fructidor. L'avant-garde de l'aîle droite se porta sur Mosbourg,

en chassa l'ennemi, s'empara du pont de l'Isère et fit cent prisonniers. Celle du centre attaqua Mainbourg, en délogea l'ennemi, et lui prit quatre cent cinquante hommes avec une pièce de canon; celle de la gauche se dirigea sur Neustadt, d'où elle chassa également les Autrichiens.

Cependant, au milieu de tant de succès, la position de notre armée commença à devenir inquiétante; on ne recevait plus de nouvelles de l'armée de Sambre et Meuse que par les gazettes allemandes; les convois de munitions et les courriers couraient risque d'être interceptés par les paysans insurgés sur les derrières de l'armée. Il pouvait arriver d'ailleurs que les corps réunis des généraux Wolff et Saint-Julien, bien supérieurs à la division qui leur était opposée, s'emparassent de Brégenz et de Lindau,

et nous ôtassent l'appui du lac de Constance. L'ennemi paraissait ne chercher qu'à temporiser, nous échappant toujours, et nous cédant le terrain, chaque fois que nous voulions le combattre. Il y avait lieu de présumer qu'après avoir réussi à éloigner l'armée de Sambre et Meuse, l'Archiduc reviendrait contre nous avec toutes ses forces, et chercherait à déboucher sur nos derrières. Ces considérations puissantes déterminèrent le général Moreau à faire faire un mouvement rétrograde à l'armée, pour qu'elle prit une position plus resserrée, en attendant que celle de Sambre et Meuse reprit l'offensive; et pour aider à la dégager, il résolut de porter un corps sur la rive gauche du Danube, pour inquiéter les derrières du prince Charles, pendant que le reste de l'armée se resserrerait sur Neu-

bourg, pour contenir le corps de Latour, et menaçer de le prendre en flanc, en cas qu'il voulut se porter sur Ausbourg.

CHAPITRE VIII.

Commencement de la glorieuse retraite de l'armée de Rhin et Moselle. — Combat de Neubourg.

Nous avons suivi l'armée de Rhin et Moselle dans sa marche triomphante, des bords du Rhin à ceux du Danube et de l'Isère; nous lui avons vu parcourir dans un intervalle de huit décades tout l'espace qui s'étend de Manheim à Munich; nous avons esquissé le récit de cinq grandes batailles et d'une multitude de combats, dont elle sortit toujours victorieuse. On va la voir avec intérêt fournir une carrière plus difficile et plus périlleuse: entièrement environné d'ennemis, livrée aux plus grands dangers, elle va commencer

sa fameuse retraite, (1) qui n'est pas moins admirable par la constance et le courage tranquille du soldat, que par le génie du chef qui l'a diriga, et qui sera citée dans tous les siècles comme un véritable prodige.

Avant d'en faire le récit, il est indispensable d'indiquer qu'elles étaient les positions respectives qu'occu-

(1) On a voulu comparer, je ne sais pourquoi, la retraite de Moreau avec celle de Xénophon, pour en relever le mérite. On a fait une comparaison fausse. Xénophon effectua sa retraite au milieu d'une armée non aguerrie et de peuples lâches, mous et efféminée. Moreau opéra la sienne au milieu des plus grands dangers, entouré d'ennemis formidables, et trois fois plus nombreux, ayant à combattre en même tems l'âprété d'un sol aride, hérissé de rochers, de bois, de gorges et de défilés, une masse immense de paysans insurgés qui le harcelaient continuellement sur ses derrières. La retraite de Xénophon est celle d'un capitaine expérimenté, celle de Moreau est le fruit du génie et des combinaisons les plus savantes. Tout fut calculé dans cette célèbre retraite jusqu'aux évènemens, qui n'entrent point dans l'ordre ordinaire des probabilités humaines.

paient les deux armées, à l'époque où elle commença à s'effectuer.

La première division de l'aîle droite était partagée en deux brigades ; l'une en avant de Bregeuz ; l'autre, à Kempten, avait en opposition les corps des généraux Wolff et Saint-Julien : celui du général Frœlich était au pied des montagnes du Tyrol vers les sources de l'Isère.

L'avant-garde de la seconde division de l'aîle droite, était à Munich, opposée au corps de Condé, qui était de l'autre côté de l'Isère.

Le reste de l'aîle droite était à Freysingen et à Mosbourg.

Le corps de bataille, composé du centre, de l'aîle gauche et de la réserve, occupait la position de Grisenfeld et celle devant la tête de pont d'Ingolstadt, avec des avant-gardes à Mainbourg et à Neustadt.

Le corps de bataille Autrichien, du général Latour, était partagé entre lui, les généraux Mercantin et Dewav, et campaient aux environs de Landshut, partie derrière l'Isère.

La division de Neuendorf, venue de devant Sambre et Meuse, couvrait Ratisbonne. Elle était postée à Abensberg.

Le 24 fructidor, le général Dessaix alla vers Nuremberg pour inquiéter les derrières du prince Charles.

Dans la nuit du 24 au 25, il marcha à Neubourg, où il passa le Danube pour cette expédition, et se dirigea par la route d'Aichstett.

[illegible] même nuit l'armée quitta [illegible] Geisenfeld pour revenir [illegible]

[illegible] quitta en même [illegible] et vint prendre

position, en avant de Friedberg, pour couvrir les ponts du Lech.

Le 26, le corps du général Dessaix dépassa Aichstett, et envoya des partis fort loin. Cette journée et celle du 27 furent employées à faire prendre à l'armée une nouvelle position derrière Unterstadt; on laissa un corps en avant de Neubourg, et des postes avancés à Pœttmès.

Le 28, les ennemis, qui marchaient à la faveur d'un brouillard très-épais, attaquèrent, à l'improviste, les troupes qu'on avait laissé pour couvrir Neubourg, avant qu'elles eussent eu le tems de rectifier leur position. Malgré la vive résistance de nos troupes, elle se virent à la fin forcées de céder au nombre; mais à l'arrivée de l'infanterie de la division Duhesme, elles commencèrent à reprendre l'avantage du combat. Après

quelques succès nous fûmes obligés de rétrograder. On fit la retraite sans aucune perte.

La cavalerie autrichienne, en se retirant, le long du bois de Wes-hering, qui est bordé de marais, fut culbutée et mise en désordre ; elle y perdit quatre-vingt chevaux et autant de prisonniers.

Un demi-bataillon d'infanterie légère et deux escadrons incomplets de hussards, placés à Pœtmès en avant-garde, furent attaqués par le corps de Condé. Forcés de céder à ce corps nombreux qui avait reçu de nouveaux renforts, ils abandonnèrent Pœttmès et se retirèrent à Pruck.

Le général Dessaix, dont l'expédition avait été trop tardive pour intercepter les convois du prince Charles, et qui d'ailleurs pouvait

être coupé, eut l'ordre de rétrograder et de se rapprocher de l'armée.

Le 29, le centre et une partie de l'aîle gauche repassèrent le Danube, et prirent possession entre Rornfeld et Neubourg. On attaqua l'ennemi dans les bois de Zell et de Pruck, et on le ramena jusqu'à Weihering.

Les partis ennemis pénétrèrent sur la route de Rain à Neubourg, et nous enlevèrent un commissaire des guerres et quelques charettes de vivandières.

Le 30, le corps de Dessaix ayant repassé le Danube, la totalité de l'armée se trouva sur la rive droite de ce fleuve.

Le premier jour complémentaire; on chassa l'ennemi de Pœttmès, et on le força à se retirer à Portenau, derrière des marais.

Le deuxième, l'armée continua sa

marche de flanc, et porta sa dro
à la Paar ; nos avant-gardes po
sèrent celles des ennemis jusques v
Schrobenhausen, et leur firent u
centaine de prisonniers. L'aîle dro
fit un mouvement en avant sur
route de Munich, et parvint à ré
blir sa communication avec le gr
de l'armée.

CHAPITRE IX.

Sortie des garnisons de Manheim et de Philisbourg. — Attaque de Kehl, de vive force, le 2 complémentaire, par l'ennemi.

Avant de poursuivre les opérations de la retraite de l'armée de Rhin et Moselle, il est nécessaire de se rappeler qu'après la bataille d'Etlingen, l'armée, en s'avançant sur le Necker, laissa en observation des garnisons de Manheim et de Philisbourg, un corps de troupes composé d'une demi-brigade et de deux escadrons de dragons, sous les ordres du général Scherb.

Quoique ce corps fut très-inférieur aux garnisons réunies de ces deux places, et conséquemment beau-

coup trop faible pour remplir son objet, et assurer la communication de l'armée à une aussi grande distance que celle où elle se trouvait parvenue ; l'ennemi n'osa rien entreprendre tout le tems que nos troupes furent également victorieuses dans les deux armées. Ce ne fut qu'après les premiers succès du prince Charles que ces garnisons se montrèrent hors de leurs murs, et que des rassemblemens de paysans attaquèrent nos convois, harcelèrent nos derrières, et que des partis de Philisbourg s'avancèrent sur la grande route de Stuttgardt jusqu'à Pfortzheim.

Le 19 fructidor, le général Scherb prévenu qu'il serait attaqué dans sa position de Bruschal, par la garnison de Philisbourg et une colonne de paysans, prévint l'ennemi et l'attaqua le 18 à Obstadt. L'ennemi fut

repoussé dans ses places, la bayonnette dans les reins, avec une perte considérable.

Le 20, les Autrichiens se montrèrent de nouveau à la même position, et furent également repoussés. Ils ne cessèrent dès-lors de harceler nos avant-postes, qu'afin de masquer les mouvemens qu'ils se proposaient de faire, pour nous tourner et nous couper la retraite.

Le 27, à l'entrée de la nuit, les petits corps détachés sur nos flancs, furent attaqués vivement et forcés de se retirer sur le corps principal; ce qui détermina le général Scherb à se retirer entièrement sur Kehl, ayant reçu l'avis qu'un corps considérable d'infanterie et de cavalerie marchait contre lui, et que ce corps devait être renforcé par les garnisons de Manheim et de Philisbourg, pour

repousser sa division, s'emparer de Kehl de vive force, et se porter dans les vallées de la Renchen et de la Kintzig, afin de priver notre armée de toute communication.

Du 27 au 28, le général Scherb commença sa retraite, et força tous les passages l'épée à la main.

Il arriva à Kehl, le 29 à onze heures du soir, après avoir été continuellement harcelé en flanc et en queue. Cette retraite fut si bien conduite, que cette division, presqu'investie, n'échappa à l'ennemi qu'au moyen de très-habiles manœuvres, qui lui dérobèrent en partie sa marche, et la sauvèrent d'une perte presque certaine.

Il n'y avait alors pour toute garnison dans Kehl, qu'un bataillon d'une demi-brigade, avec quelques débris d'une autre, qui y avaient été placés

pour les travaux. Les ouvrages qu'on y avait commencé, après le passage du Rhin, n'étaient qu'ébauchés, et n'avaient pas reçu la perfection nécessaire pour les mettre à l'abri d'être emportés de vive force.

Le général en chef, qui avait sagement prévu tous les évènemens, avait détaché de l'armée une demie-brigade d'infanterie avec un régiment de troupes à cheval, pour marcher à grandes journées au secours de ce fort; mais ce corps, parti de l'armée le 22 fructidor, n'était pas encore arrivé.

Le général Scherb avec les troupes à cheval, resta dans le camp qu'il avait pris en arrivant sur la rive droite de la Kintzig, en avant du pont; et c'est uniquement au courage opiniâtre de nos soldats, et à leur étonnante bravoure, que la Ré-

publique dût alors le salut de ce fort, pour la conservation du quel on n'avoit pris aucune mesure défensive.

Le 2 complémentaire, avant le point du jour, Kehl, fut vivement attaqué par les troupes autrichiennes, partagées en trois colonnes. Leurs attaques eurent d'abord le plus heureux succès. Ils parvinrent en peu de tems à se rendre maître de tous nos ouvrages de la ville et du village de Kehl, et même du fort. Le corps du général Scherb fut entièrement neutralisé dans ce premier instant, l'ennemi étant arrivé par ses derrières et l'ayant précédé dans Kehl.

Le général Sircé se mit à la tête de la 68e. dimi-brigade, et soutint le combat dans la ville. Il fut repoussé trois fois par la supériorité du nombre, et le feu à mitraille de quatre pièces de canon qui enfilait la grande rue.

Ce ne fut que vers sept heures, après des efforts inouis et des prodiges de valeur que la fortune commença à changer en notre faveur. On fit prisonnier dans le fort le lieutenant colonel Ocskay, avec deux cents hommes. Ce succès ranima la confiance d'un bataillon qui avait plié, et qui s'était jeté sur les ponts du Rhin. Le général Schawembourg accourut de Strasbourg, parvint à le rallier et à le ramener à la charge. Cela mit à même de mieux supporter l'attaque impétueuse de l'ennemi, qui avait déjà perdu beaucoup de monde, et qui s'épuisait par un combat si opiniâtre.

La ville de Strasbourg se trouvait sans garnison ; mais on avait rassemblé et armé à la hâte les ouvriers des atteliers des magasins militaires, et on en avait formé un bataillon

qu'on envoya au secours de Kehl, avec les grenadiers, les chasseurs et les canonniers de la garde nationale Strasbourgeoise. Ce renfort arriva à propos, et le secours qu'il procura, devint décisif..

L'ennemi fut mis en désordre, rechassé de la ville, et par suite du village de Kehl, où le combat dura encore quelques tems, mais que nos troupes lui firent enfin évacuer. A dix heures il tenait encore dans une redoute, et dans les dernières maisons du village. A onze heures le fort, la ville, et le village de Kehl, ainsi que tous les ouvrages, furent entièrement en notre pouvoir.

Tel fut le résultat de cette journée sanglante et mémorable, qui pouvait avoir pour l'armée les suites les plus funestes. Ce ne fut à la vérité qu'au prix d'un combat de sept heures des

plus

plus terribles et des plus acharnés, contre des forces supérieures, qu'on parvint à repousser l'ennemi, qui s'était déjà rendu maître de la plupart de nos ouvrages. Il perdit six cents cinquante hommes tués. On lui fit trois cents prisonniers; un obusier et quelques caissons tombèrent aussi en notre pouvoir. Notre perte, quoique très-considérable, ne fut pas aussi forte que la sienne.

Après le mauvais succès de cette tentative, l'ennemi divisa ses forces pour les porter à la fois dans les différens défilés par où nous pouvions nous retirer; il envoya des postes très-au loin en avant, et qui surprirent et nous enlevèrent beaucoup d'ambulances, des équipages et des administrations.

Un autre partie de la garnison de Manheim, sous les ordres du général

Hotze, se porta sur la rive gauche du Rhin. Il fut repoussé par quelques faibles détachemens des places, soutenue par les colonnes mobiles du département du Bas-Rhin, et il se retira sans avoir obtenu d'autre avantage que d'avoir dégradé les lignes de la Guiech, et les fortifications de Germesheim.

CHAPITRE XI.

Suite de la retraite de l'armée du Rhin et Moselle. —Bataille de Bibérach.

En interrompant un instant le récit de la retraite de l'armée de Rhin et Moselle, nous avons voulu présenter, sous un même coup-d'œil l'ensemble des opérations de cette armée, dont les troupes détachées du corps, rivalisaient de bravoure et de gloire. Nous allons reprendre le fil de notre narration, et suivre de nouveau cette armée invincible, surmontant tous les obstacles, et se frayant un passage au milieu des plus grands dangers, avec une intrépidité réfléchie.

La situation où se trouvait cette armée était d'autant plus embarrassante,

que la première division de droite était fortement menacée par des corps formidables d'ennemis qui, réunis, formaient une masse de force très-supérieure à celles des généraux Tarreau et Paillard. En effet, ce dernier se trouvait totalement cerné dans sa position, près de Kempten ; mais il se dégagea et repoussa l'ennemi, secondé par le général Tarreau, et lui enleva une pièce de canon.

Sans aucun appui, toutes nos communications interrompues, le général Moreau se détermina à continuer sa retraite, en prenant une position plus resserrée et plus rapprochée, d'où il put détacher un corps de troupes pour couvrir ses derrières, et attendre des circonstances plus heureuses pour marcher en avant. Il se mit en mouvement pour prendre la position de l'Iller, la droite au lac de

Constance, et la gauche à Ulm. Dans ce dessein, il détacha quatre bataillons et deux régimens de cavalerie, pour aller à Ulm, couvrir cette place ainsi que les ponts du Danube, et repousser les partis ennemis venus de Manheim par Stuttgard, qui s'avançaient jusqu'à Gœppingen.

Ce détachement, malgré sa marche forcée pour se porter à Ulm, n'y précéda que d'une heure la division ennemie de Nauendorff, qui avait marché par la rive gauche du Danube, et qui se fut trouvé sur les derrières de l'armée, si elle eut pu passer ce fleuve.

Les dispositions de l'armée se trouvant faites pour repasser le Lech, cette opération s'effectua le 3 complémentaire. Toutes les précautions furent prises pour qu'aucun corps ne fut oublié, et pour que les avant-

gardes ne pussent être attaqués avec avantage. Quelques mouvemes feints sur différentes positions, avaient trompé le général Latour, qui, croyant qu'on voulait l'attaquer, avait rétrogradé, et nous fit gagner par-là plusieurs marches sur lui ; ce qui assura alors davantage la retraite qui s'opérait.

Notre aîle droite et le centre repassèrent le Lech sur les deux ponts près d'Ausbourg. L'aîle gauche passa par le Rain, et tous les avant-gardes restèrent ce jour là en avant de la rivière.

Le 4 complémentaire, l'armée se retira derrière la Schmutter, et l'aîle gauche derrière la Zusam, à Wertingen ; les avant-gardes prirent position en arrière du Lech. Le corps du général Nauendorff la suivait par la rive gauche du Danube ; son avant-

garde arriva le même jour à Nordlingin et Donawert.

Le 5, l'armée prit position derrière la Mindel, la droite à Kemlat, la gauche à Burgau, les avant-gardes sur la Zusam.

Le premier vendemiaire an 5, elle prit position derrière la Guntz, la droite à Watenweiller, et la gauche à Bubesheim, en avant de Leipheim; les avant-gardes sur la Mindel.

Le 3, elle arriva sur l'Iller.

Le corps du général Férino resta à Memmingen.

Celui de Saint-Cyr passa l'Iller sur les ponts d'Illerdissen et de Kerchberg.

L'aîle gauche, sous les ordres de Dessaix, arriva à Ulm, y passa le Danube, et prit position sur les hauteurs en arrière de la Blau, la droite au fleuve, et la gauche à Klingenstem.

Le général en chef qui avait d'abord eu l'intention de s'arrêter quelque tems dans cette position, continuant à ne recevoir des nouvelles ni de France, ni de l'armée de Sambre et Meuse, sachant que l'Archiduc manœuvrait sur ses derrières, que la division de Nauendorff s'avançait rapidement pour se réunir à un corps, commandé par le général Petrasch, crut n'avoir pas de tems à perdre pour regagner le Rhin, il résolut de continuer sa retraite.

Le 8, l'armée arriva derrière le Fédersée. Le général Férino, avec son corps et deux brigades qu'il avait rejoint vers Zeil, se porta sur des hauteurs derrière la Schussen.

Le centre fut placé près de Steinhausen.

L'aîle gauche se retira par la rive gauche du Danube jusqu'à Elingen,

où elle repassa ce fleuve; elle abandonna Ulm, qui fut canonnée vivement par l'ennemi, et qui fut évacué dans la nuit du 5 au 6 : cette aîle prit position entre le lac Fédersée et le Danube.

L'armée était alors serrée de très-près; elle avait en tête le général Latour. Un corps ennemi très-considérable, joint à celui de Condé, menaçait notre aîle droite : Nauendorff, marchant sur la gauche du Danube, faisait tous ses efforts sur notre flanc gauche, en essayant de le tourner. Le général Petrasch, avec dix mille hommes, occupait sur les derrières les débouchés des montagnes Noires, et l'Archiduc s'avançait avec une forte colonne qu'il ramenait du bas Rhin, pour s'emparer de Kehl et de la tête du pont d'Huningue. Il était à cette époque parvenu au-delà

du Mein ; une partie de sa cavalerie avait déjà rejoint le général Petrasch,

Le 9 vendémiaire le général Latour poussa son avant-garde par Steinhausen jusqu'à Schussenried, où il s'engagea un combat fort vif. Le général Saint-Cyr soutint son avant-garde avec son corps de bataille, et cette affaire s'étendit sur toute la ligne. Le général Dessaix fut aussi attaqué à la gauche, et le général Férino à la droite, près de Rawensbourg : par tout l'ennemi fut repoussé avec perte de trois cents prisonniers, dont cinq officiers.

Au milieu des dangers sans nombre qui menaçaient l'armée, elle ne pouvait continuer sa retraite ni forcer les passages des montagnes Noires sans rejeter assez loin le général Latour, pour s'en débarasser au moins pour quelques jours. L'unique avan-

tage que nous avions, fut d'avoir nos forces concentrées, et de pouvoir porter la masse réunie contre les différens corps qui nous cernaient de toutes parts, et de pouvoir espérer de les battre successivement et en détail. Le général en chef en sut profiter avec son habileté ordinaire, pour garantir son armée d'une perte certaine.

Le premier corps ennemi que Moreau résolut d'attaquer, fut celui de Nauendorff, qui marchait pour nous couper les passages des vallées de la Kintzig et de la Renchen, et qui ayant trop d'avance, était trop éloigné pour être secouru par le général Latour. Une bataille était presque l'unique ressource qui nous restât; la constance admirable et la fermeté héroïque de nos troupes conviaient à prendre ce parti audacieux : le

Affaires de Rotweil et d

— Passage du Val-

La retraite de Biberac
pas pour dégager not
assurer sa retraite. Le gé
dorf était arrivé à Rot
avait rejoint le généra
leurs divisions réunies f
tout de vingt-cinq mi
qui occupaient Rotweil,
Donaueschingen et Neustac
forestières étaient occup
troupes autrichiennes et
armes.

pièces de canon et deux drapeaux tombèrent en notre pouvoir. Si notre aîle droite eut exécuté le mouvement qui lui avait été prescrit, l'ennemi aurait éprouvé une perte beaucoup plus considérable, et notre succès eut été plus important.

CHAPITRE XII.

Affaires de Zurich et de Villingen. — Passage du Val-d'Enfer.

L[illegible] de [illegible]erach ne suffit [illegible] notre armée et [illegible]. Le général Nauen-[illegible] [illegible] , où il [illegible] général [illegible]ach ; [illegible] nous [illegible] un [illegible] mille hommes [illegible] Villingen, [illegible] et [illegible]stadt. Les villes [illegible] par des [illegible] et des paysans [illegible]

[illegible] du général La-[illegible] communication [illegible] se trouvait [illegible] encore

plus d'un combat pour se r'ouvrir un chemin par les villes forestières et pour forcer les gorges de la forêt Noire.

Après la bataille de Biberach, Moreau ne laissa devant le général Latour que ce qui était indispensable pour le contenir. Il fit passer le Danube vers Riedlingen à une partie de ses forces qu'il destina à marcher contre la division Nauendorff, vers Rotweil et Villingen.

Les 14 et 15 vendemiaire, l'avant-garde de cette portion de l'armée rencontra les postes avancés de l'ennemi, qu'elle repoussa vivement, et arriva le 18 à Rothenmunster. Il s'y engagea un combat très-vif à la suite duquel les Autrichiens furent repoussés au-delà de Rotweil, avec perte de cent quarante cuirassiers, faits [illegible]sonniers avec leurs chevaux.

Pendant cette attaque, un autre corps de nos troupes remonta la vallée de la Bregue, tourna le poste de Villingen, après un second combat, dans lequel on prit à l'ennemi deux pièces de canon et cent cinquante chevaux légers.

L'armée ne pouvant plus regagner Kehl par les vallées de la Renchen et de la Kintzig, trop fortement occupées par l'ennemi, n'eut plus d'autre chemin pour se retirer que celui des vallées étroites et difficiles qui aboutissent à Fribourg, et le passage des villes forestières. En couséquence, elle se porta, après sa victoire, par Moskirch et Pfullendorff, à hauteur de Stockach et de Friedingen. Elle arriva le 16 dans cette position. Ce fut delà qu'on détacha une demi-brigade pour ouvrir le chemin des villes forestières, et ramener à Huningue le

grand convoi des munitions et des bagages. Elle parvint à remplir son objet sans éprouver de grands obstacles. Le reste de l'armée continua sa retraite en se dirigeant par Doneschingen. Alors, le général en chef ayant destiné le centre de l'armée à forcer le passage du Val-d'Enfer (1),

---

(1) Pour traverser les montagnes Noires de Neustadt à Fribourg, il faut suivre pendant deux heures une vallée extrêmement étroite et resserrée entre des rochers à pic. Cette vallée ou plutôt cette crevasse, au fond de laquelle coule [illegible] torrent, et dont les parois ne sont éloignées que de quelques mètres, est ce qu'on nomme le *Val-d'enfer.* c'est par ce défilé effrayant que la plus grande partie de l'armée a traversé les montagnes Noires, ayant l'ennemi en tête, à dos et sur les flancs.

C'est dans cette gorge que l'audacieux Villars avoit refusé de s'engager en 1702, lorsque l'électeur de Bavière, le pressant de traverser les montagnes Noires, pour venir le joindre ce général, lui écrivit : *cette vallée de Neustadt, que vous me proposez, c'est ce chemin qu'on appelle le* Val-d'enfer. *Hé bien, que vo[illegible] altesse me pardonne l'expression, je ne suis pas [illegible] pour y passer.*

le fit sortir de la ligne, et réunit l'aîle droite et l'aîle gauche de l'armée en un seul corps de bataille, qui devait faire tête aux corps de Latour, Petrasch et Nauendorff.

Les troupes chargées de forcer ce passage, surmontèrent avec une bravoure incroyable tous les obstacles que leur présenta la nature du pays.

Le 20 vendémiaire, elles attaquèrent, avec une extrême vigueur, tout ce qui occupait cette vallée si effrayante. L'ennemi fut culbuté. Une centaine de prisonniers et une pièce de canon tombèrent en notre pouvoir. L'ennemi se retira dans le plus grand désordre sur Emmendingen.

Le 21, le centre de l'armée prit position en avant de Fribourg.

Les journées du 22, du 23 et du 24 furent employées à faire défiler par

cette vallée le reste de l'armée qui se retrouva entière à la vue du Rhin. Le convoi des munitions et des bagages passa par les villes forestières, protégé dans sa marche par une partie de l'aîle droite, et il arriva également à Huningue sans aucune perte.

Ainsi cette brave armée, dont la situation à la fois périlleuse et intéressante, avait attiré sur son sort l'attention de toute l'Europe, et que l'ennemi s'était flatté de prendre toute entière, parvint à lui échapper par les savantes combinaisons de son chef, et par l'habilité avec laquelle il sut mettre à profit la bonne disposition des troupes et leur inébranlable fermeté. Elle se retrouva sur ses frontières après une marche de cent lieues, faite à travers mille difficultés, et au milieu des plus grands dangers, apportant avec elle les glorieux trophées

des victoires brillantes qui pla(
cette retraite au rang des plus be
opérations militaires, dont l'h
toire nous ait conservé les détai

CHAPITRE XIII.

Retraite de l'armée sur Huningue.

Le 24, 25 et 26 vendémiaire se passèrent en combats d'avant-gardes au-delà de l'Eltz, dans l'un desquels on fit prisonniers quatre compagnies d'un régiment ennemi avec neuf officiers.

Le 27, nos avant-postes de l'aîle gauche furent attaqués dans les vallées d'Enfer, de Saint-Pierre et de Saint-Mirgen, et forcés de se replier; mais le corps de bataille de cette aîle y conserva sa position, et tous les efforts des ennemis pour déboucher par ces gorges furent inutiles.

Le lendemain, l'archiduc Charles qui avait réuni toutes ses forces, marcha pour nous attaquer sur les points.

L'action commença à notre gau
par l'attaque du village de Kœnd
gen ; l'avant-garde de l'aîle gau
qui occupait ce village, repous
diverses reprises les attaques réité
de l'ennemi, et l'Archiduc fut ob
de marcher en personne à la têt
ses meilleurs corps de grenadi
pour la forcer d'abandonner ce
lage. Sur presque tous les pc
nous opposâmes une égale résista
mais comme l'ennemi était maîtr
Waldkirch, et que nous étions
minés par les hauteurs qu'il o
pait, Moreau crut qu'il serait
prudent de rester dans notre posit
il fit retirer l'armée un peu en ar
de Langen-Dentzlingen, et la p
à Nymbourg, masquant les dé
chés de Waldkirch.

Le 29, les ennemis nous atta
rent de nouveau dans cette positi

et, malgré la supériorité de leurs forces et les efforts les plus grands, réitérés depuis dix heures du matin jusques très-avant dans la nuit, ils ne purent réussir à nous entamer et à nous faire perdre du terrein ; l'infanterie de leur droite fut même très-maltraitée dans cette affaire par celle de Dessaix.

Moreau, voyant que toutes les forces de l'Archiduc étaient réunies, et qu'on aurait de la peine à se maintenir dans le Brisgaw avec une armée affaiblie et fatiguée par la longueur des marches et par les pluies continuelles, et dénuée de souliers et des vêtemens les plus indispensables, prit le parti de se retirer sur Huningue, et d'y repasser le Rhin.

Pour forcer l'ennemi à une diversion qui put rétablir l'équilibre,

Dessaix repassa le Rhin à Brisach avec l'aîle gauche, et se porta promptement à Kehl pour menacer les derrières de l'Archiduc. Le reste de l'armée se retira sur Huningue, serré de si près par l'ennemi, que notre arrière-garde fut continuellement aux prises avec lui.

CHAPITR

CHAPITRE XIV.

Bataille défensive de Schliengen.

L'ARMÉE française n'avait qu'un seul pont à Huningue pour repasser le Rhin, et l'ennemi la suivant de très-près, il était difficile de passer ce défilé sans être entamé ; mais on racheta ces désavantages par le choix d'une bonne position, où l'on pouvait recevoir la bataille.

On arriva le premier brumaire à Schliengen. C'est-là que Moreau, malgré son infériorité, résolut de séjourner pour arrêter l'Archiduc ; il avait même quelque espoir de pouvoir s'y maintenir, dans le cas où ce général, informé de la marche de Dessaix vers Kehl, se serait affaibli d'une partie

de ses forces pour les envoyer à sa rencontre.

Le 3 brumaire, à sept heures du matin, on fut attaqué sur toute la ligne ; nos troupes firent une telle contenance, que nulle part on ne put les entamer et forcer la ligne de bataille ; elles repoussèrent toutes les attaques de l'ennemi avec une extrême vigueur : la nuit, accompagnée d'un brouillard épais et d'un ouragan affreux, mit fin au combat.

L'armée ennemie se trouvant au moins double de la nôtre, depuis que le général Dessaix s'en était séparé, et dans l'impossibilité de se maintenir au-delà du Rhin, Moreau se décida définitivement à repasser ce fleuve. L'armée commença cette retraite dans la nuit qui suivit la bataille.

Le 4 elle arriva dans la position deRáltingen.

Le 5 elle repassa entièrement le Rhin à Huningue, sans que l'ennemi osât tenter d'entamer l'arrière-garde.

L'archiduc Charles laissa devant Huningue un corps assez considérable de troupes, et se porta rapidement avec tout le reste de ses forces devant Kehl.

Moreau, de son côté, plaça près d'Huningue un corps suffisant pour le contenir, et vint avec le gros de l'armée dans les environs de Strasbourg.

CHAPITRE XV.

Siège du fort de Kehl. — Ouverture de la tranchée. — Sortie considérable. — Évacuation de Kehl par les Français.

Après la malheureuse tentative des Autrichiens contre le fort de Kehl, le 2 complémentaire, on ne se serait pas imaginé qu'il voulussent l'attaquer méthodiquement, et qu'il fut digne des honneurs d'un siège en règle, les ouvrages avancés et le camp retranché n'étant encore qu'ébauchés. On regardait comme des travaux purement défensifs les lignes de contrevallation qu'ils avaient commencées le 5 brumaire. Cependant, vers les derniers jours de ce mois, on ne put s'y méprendre,

et l'on vit clairement que le siége était résolu.

On avait commencé dans le courant du même mois à employer les troupes aux travaux du fort, à les garnir de grosse artillerie, et à les palissader.

Le général Dessaix, après avoir passé le Rhin à Brisach, était venu prendre le commandement en chef de ce fort, dont la garnison fut considérablement augmentée et l'on redoubla d'activité dans les travaux qui, faute de bras, s'étaient ralentis depuis le premier complémentaire.

L'ennemi de son côté ne perdit pas un instant pour perfectionner ses lignes de contrevallation. Lorsque nos ouvrages parurent assez avancés, pour se permettre de l'attaquer avec quelque avantage, le général Moreau se décida à faire un effort pour le forcer

à lever le blocus, où du moins pour lui en imposer par une tentative audacieuse.

Le premier frimaire, pendant qu'il ouvrait la tranchée sur la rive droite du Kintzig, on se disposa de notre côté pour une sortie considérable. Le 2, au point du jour nos troupes marchèrent avec audace pour attaquer la gauche des lignes de contrevallation entre la Kintzig et le Rhin : elles débouchèrent de l'isle d'Erlenrhin et de la gauche du camp retranché. Une de nos colonnes força les deux premières redoutes qui appuyaient ces lignes aux bras du Rhin ; une autre y pénétra vers le centre et s'empara de Suntheim et des deux redoutes contigues à ce village ; mais trois autres redoutes intermédiaires entre ces deux trouées, n'ayant pu être enlevées, et le reste de nos

troupes, destinées à soutenir celles qui avaient fait ces premiers efforts, n'ayant pu arriver et se déployer assez tôt, on fut obligé d'abandonner les lignes de l'ennemi, et de se retirer dans le camp retranché, après un combat de quatre heures. On fit aux Autrichiens sept cents prisonniers; sept pièces de canon et deux obusiers tombèrent en notre pouvoir, et on leur encloua quinze bouches à feu, qu'on ne put ramener faute de chevaux.

Cette sortie vigoureuse causa à l'ennemi les plus vives allarmes. Tous ses généraux et l'Archiduc en personne se portèrent à la trouée que nous avions faite. Toutes les forces autrichiennes se mirent en mouvement. L'ennemi fit les plus grands efforts pour nous faire abandonner la partie des lignes, et favorisé par un brouillard épais qui nous empê-

chait de nous reconnaître ; et par l'humidité du terrain, qui ralentissait la marche de nos colonnes, il réussit à rentrer dans ses ouvrages. Nos généraux et nos soldats y firent des prodiges étonnans de valeur. Moreau, qui s'était porté au plus fort de l'action, reçut une balle morte à la tête ; le général Dessaix eut un cheval tué sous lui et une forte contusion à la jambe : le général Autrichien, Latour, eut aussi un cheval tué.

Malgré l'infériorité du nombre, et les nombreux obstacles que l'on eût à vaincre, nous nous retirâmes en bon ordre dans nos ouvrages. Le mauvais tems, la lenteur du déploiement des troupes, qui n'avaient qu'un débouché pour défiler, furent cause que cette affaire n'eût pas tout le succès qu'on s'en était promis ; elle fut très-sanglante, et il y eut de part et

l'autre un très-grand nombre de blessés.

L'issue de cette journée décida du fort de Kehl ; en démontrant à Moreau et Dessaix que l'ennemi était trop bien retranché, et nous resserrait trop par ses ouvrages, pour nous permettre de pouvoir déployer un corps de troupes assez considérable pour le forcer à lever le blocus, et ce fort (1) dut par conséquent succomber par la suite sous une attaque régulière.

---

(1) Ce siège est le troisième qu'ait soutenu cette forteresse, qui fut d'abord construite et fortifiée sur les dessins du maréchal de Vauban, autant pour la défense de Strasbourg que pour le passage du Rhin.

En 1703, le maréchal de Villars y mit le siège en hiver, et le conduisit plus brusquement et avec moins de méthode que les ingénieurs ne le voulaient. La tranchée fut ouverte le 25 février, et la place capitula le 10 Mars.

En 1733, le siège de Kehl, fut la première opération de la guerre ; le maréchal de Berwick s'en empara le 28 octobre, le dixième jour de l'ouverture de la tranchée.

chait de nous reconnaître ; et par l'humidité du terrain, qui ralentissait la marche de nos colonnes, il réussit à rentrer dans ses ouvrages. Nos généraux et nos soldats y firent des prodiges étonnans de valeur. Moreau, qui s'était porté au plus fort de l'action, reçut une balle morte à la tête ; le général Dessaix eut un cheval tué sous lui et une forte contusion à la jambe : le général Autrichien, Latour, eut aussi un cheval tué.

Malgré l'infériorité du nombre, et les nombreux obstacles que l'on eût à vaincre, nous nous retirâmes en bon ordre dans nos ouvrages. Le mauvais tems, la lenteur du déploiement des troupes, qui n'avaient qu'un débouché pour défiler, furent cause que cette affaire n'eût pas tout le succès qu'on s'en était promis ; elle fut très-sanglante, et il y eut de part et

d'autre un très-grand nombre de blessés.

L'issue de cette journée décida du fort de Kehl ; en démontrant à Moreau et Dessaix que l'ennemi était trop bien retranché, et nous resserrait trop par ses ouvrages, pour nous permettre de pouvoir déployer un corps de troupes assez considérable pour le forcer à lever le blocus, et ce fort (1) dut par conséquent succomber par la suite sous une attaque régulière.

(1) Ce siège est le troisième qu'ait soutenu cette forteresse, qui fut d'abord construite et fortifiée sur les dessins du maréchal de Vauban, autant pour la défense de Strasbourg que pour le passage du Rhin.

En 1703, le maréchal de Villars y mit le siège en hiver, et le conduisit plus brusquement et avec moins de méthode que les ingénieurs ne le voulaient. La tranchée fut ouverte le 25 février, et la place capitula le 10 Mars.

En 1733, le siège de Kehl, fut la première opération de la guerre ; le maréchal de Berwick s'en empara le 28 octobre, le dixième jour de l'ouverture de la tranchée.

Après cinquante jours de tranchée ouverte, et cent quinze jours d'investissement, ce fort ne fut plus en état de soutenir une attaque de vive force un peu vigoureuse ; presque toutes les palissades étaient renversées, les fossés comblés en partie par des éboulemens de parapets ; l'arrivée des renforts étant devenue très-difficile ; vouloir s'y maintenir encore, c'était s'exposer à perdre entièrement les troupes et l'artillerie qui servaient à sa défense et dont la retraite était impossible. Ne pouvant se promettre de le conserver long-tems, on se décida à l'évacuer.

Le général Dessaix fut choisi par Moreau pour négocier avec l'ennemi. Il résulta de cette négociation que Kehl serait évacué par nos troupes dans vingt-quatre heures, qu'elles sortiraient avec armes et bagages,

tembour battant, drapeau déployé, et qu'elles emporteraient tout ce qui leur appartenait.

Au moment de cette capitulation, l'armée française, horriblement fatiguée d'une défense aussi longue que périlleuse, continuellement au bivouac au milieu des frimats, les chevaux de transport périssant de faim, faute de fourage, tout pouvait justifier l'abandon de Kehl à l'ennemi, *avec plus de cent bouches à feu* et des munitions d'artillerie, caissons, ect. Dessaix, aussi brave militaire que négociateur habile, sauva le tout à la République; il persuada à l'ennemi que son camp était miné, et que le général en chef etait dans l'intention de le faire sauter; que cependant, pour épargner la perte de plusieurs milliers de braves, les français préféraient de se retirer de

Kehl, et emporter tout leur attirail d'artillerie.

Les envoyés de l'archiduc Charles consentirent à ces propositions; on apprit à la brave garnison de Kehl la suspension d'armes de vingt-quatre heures, pour évacuer l'artillerie, et sa sortie honorable pour le lendemain. Aussitôt les canonniers enlevèrent à bras les pièces de position, et les traînèrent sur la rive gauche du Rhin, chaque soldat de ligne emporta ou traîna voiture, boulet ou palissades; en un mot, on évacua en vingt-quatre heures, cent deux bouches à feu, un grand nombre de voitures, toutes les palissades; on ramassa même jusqu'aux boulets ennemis, éclats d'obuses, bombes, etc. Les Autrichiens, témoins de ce courage, en furent frappés d'étonnement; on entendit des soldats français leur dire en allemand:

nous ne te laisserons pas un clou. Enfin, le 21 nivose, les français sous les armes, et commandés par le brave Dessaix, livrèrent aux autrichiens le terrain de Kehl, couvert de redoute qu'ils furent obligés de démolir, un fort rasé et une ville brûlée. Ils repassèrent le Rhin, avec armes et bagages, tambour battant, mèche alumée, drapeaux déployés, laissant à l'ennemi l'espoir de trouver un fort et des mines qui n'existaient pas.

Le siège de Kehl est une des plus mémorables et des plus célèbres que puisse offrir l'histoire.

D'une part, on vit une armée nombreuse, fière d'avoir forcé son ennemi à la retraite, commandée par un prince à qui sa haute naissance donnait un pouvoir magique sur des soldats déjà courbés sous le joug d'une discipline, d'autant plus

stricte qu'elle approche de la servitude ; on la vit déployer tout l'appareil d'un grand siège contre des retranchemens encore informes, mais dont la conquête est d'une extrême importance. Rendue circonspecte par le mauvais succès de son attaque du 2 complémentaire an 4, elle en adopta une autre qui dut la conduire à un succès assuré, mais tardif; elle suppléa à l'audace qui lui manquait par l'immensité de ses travaux, fit le siège de quelques ouvrages détachés, déploya une artillerie formidable contre des mâsures occupées par des tirailleurs. Néanmoins, par l'opiniâtreté constante de son adversaire, qui lui disputa le terrain pied à pied, elle fut forcée de donner un assaut à chaque partie d'ouvrage où elle voulut se loger, et par-là elle perdit en détail, dans une multitude

de petits combats, plus de soldats qu'une attaque générale ne lui en eut couté. Enfin, après cinquante jours de fatigues et de travaux pénibles, elle arriva à son but, mais après avoir perdu six mille hommes (1), et consommé l'artillerie et les munitions nécessaires au siège d'une place de première ligne (2).

D'un autre côté, on dut admirer la résistance prolongée d'un fort construit à la hâte, dont quelques

---

(1) On ne comprend dans cette perte que les hommes tués par le feu des assiégés et dans les assauts, et non ceux qui ont péri dans les hôpitaux, par l'effet des maladies occasionnées par l'extrême fatigue et la rigueur de la saison, non plus que les prisonniers et les déserteurs dont le nombre fut très-considérable, ensorte qu'on peut dire que ce siège coutât à l'Empereur 15000 hommes.

(2) L'ennemi consomma 93000 boulets de tout calibre, 3000 boîtes à mitraille, et 30000 bombes, ou obus. Ceci peut donner un apperçu de ses autres consommations.

parties seulement sont revêtues; sans bâtimens, sans magasins, sans abri; lié à un camp retranché d'un grand développement, mais dont les principales défenses, consistant en flaques et en marais, se trouvèrent réduits à rien par la gelée; dont le seul avantage fut de ne pouvoir être entièrement investi, et de communiquer facilement avec Strasbourg; on peut s'étonner qu'une telle place en imposât assez à l'ennemi pour l'engager à ne rien donner au hasard, et à n'agir qu'avec la plus timide prudence. Quoique défendue par des troupes harassées d'une longue retraite, auxquelles on ne put fournir, aussi promptement que leur position l'exigeait, les objets d'habillement, et les soulagemens les plus indispensables, le terme de sa défense passa de beaucoup celui qu'on eut pu lui prescrire;

et si elle subit enfin le sort inévitable des places assiégées qu'on n'a pu secourir, elle emporta, en succombant, la gloire d'avoir opéré une puissante diversion, et concouru, par sa longue résistance, à la conquête d'une des plus fameuses forteresses de l'Europe (1).

---

(1) On ne peut nier que *Kell*, par sa longue et opiniâtre résistance, n'ait puissamment contribué à la prise de *Mantoue*.

CHAPITRE XVI.

Siège de la tête du pont de Huningue, par l'armée autrichienne. — Assaut donné à ce fort. — Ouverture de la tranchée. — Evacuation de la tête du pont, par capitulation.

LA retraite savante de l'armée du Rhin et Moselle, la défense intrépide du fort de Kehl, sont des monumens historiques qui attesteront à jamais le génie du chef qui dirigea l'ensemble de toutes ces opérations, et la bravoure calme et intrépide du soldat français. La postérité, en lisant tous ces hauts faits, accusera de partialité l'historien qui en tracera la suite glorieuse, et refusera de croire à des combinaisons qui lui paraîtront

p étendues , et à une exécution
i tient du prodige. Mais tous ses
utes s'évanouiront bientôt en ap-
ofondissant le caractère du chef
i conçut et du soldat qui exécuta,
.'admiration sera le seul sentiment
'elle conservera pour l'un et pour
itre.

Après l'évacuation du fort de Kehl,
français ne possédaient plus sur la
e droite du Rhin que l'ouvrage à
rne qui couvrait le pont d'Hu-
igue, et ils ne pouvaient se pro-
ttre de le conserver long-tems, sa
sition étant naturellement très-de-
orable. D'ailleurs, l'Archiduc qui
nait de faire de si grands efforts
ır nous reprendre Kehl, ne ména-
ı rien pour nous enlever ce point
ppui si faible qui nous restait en-
'e à la rive droite de ce fleuve. Lors-
il fit ses dispositions pour attaquer

Kehl, il avait laissé devant Huningue un corps de troupes de treize bataillons et de douze escadrons, aux ordres du prince de Furstemberg, pour masquer la tête du pont et en préparer les attaques.

Après la retraite de l'armée, le commandement en fut confié au général Abatucci, qui défendit cette tête de pont avec un courage vraiment héroïque (1), et qui fut blessé dangéreusement dans une sortie, dans laquelle il tua et blessa mille huit cents hommes à l'ennemi, et fit cent prisonniers (2).

(1) La place d'Huningue est bâtie sur la rive gauche du Rhin, qui en baigne les murs. La tête de Pont est dans une isle vis-à-vis de la place, et n'est séparée de la rive droite que par un bras de dix toises de largeur.

(2) Ce jeune général y mourut de sa blessure au bout de quelques jours : il emporta au tombeau l'estime des ennemis et les regrets de toute la nation : Il fut le Marceau de l'armée du Rhin et Moselle.

Malgré tous nos efforts, les ouvrages des ennemis avançaient de jour en jour, ils avaient construit de nouvelles batteries pour recevoir la grosse artillerie qui arriva de devant Kehl; tout démontra bientôt qu'il était impossible de sauver cette forteresse, et en s'obstinant à prolonger sa défense on ne pouvait différer sa perte que de très-peu de tems. On se détermina à proposer à l'ennemi une capitulation qui fut accepté et arrêté le 13 pluviôse après-midi. Les conditions en furent très-honorable pour la garnison, qui eut la facilité de tout enlever jusqu'au 17, époque où l'ennemi devait en prendre possession. Elle profita très-habilement de ce délai; car quoi qu'elle n'eut que quelques bateaux pour toute communication, elle ne lui laissa, comme à Kehl, que des terres amoncelées.

Cet événement termina entiérement cette campagne aussi glorieuse qu'intéressante. Car, malgré que cette armée fut revenue au même point d'où elle était partie, son influence procura une foule davantages inappréciables ; tels que d'avoir favorisé les nombreuses victoires de l'armée d'Italie et la prise de Mantoue, d'avoir épuisé les ressources de l'ennemi, et ménagé les nôtres, en vivant à ses dépens.

CHAPITRE XVII.

Campagne de l'an 5. — Nouveaux préparatifs pour passer le Rhin. — Ouverture de la campagne, et second passage de ce fleuve à Diersheim, le premier floréal.

APRÈS l'évacuation de la tête du pont de Huningue, l'armée fut répartie dans ses cantonnemens pour s'y reposer des fatigues de la précédente campagne, et se préparer à cueillir de nouveaux lauriers; elle n'attendait que le commencement de la saison pour se mettre en marche.

Le général Moreau se rendit à Paris pour concerter le plan de cette nouvelle campagne. Un second passage du Rhin fut résolu; en conséquence tous les ordres furent don-

nés; on fit de nouveaux préparatifs pour passer le Rhin à Diersheim.

La nouvelle des progrès de l'armée d'Italie, qui avait commencé la campagne de bonne heure, arriva à Strasbourg dans les premiers jours de germinal. Cela fit sentir davantage combien il était important d'agir offensivement du côté du Rhin, pour faire, en faveur de Bonaparte, une diversion qui lui était nécessaire; on n'eut pas rempli ce but, en se contentant d'attaquer l'ennemi dans le Palatinat; et l'armée de Sambre et Meuse étant prête à se porter sur la rive droite, il fallait que celle de Rhin et Moselle, destinée à servir de liaison aux deux aîles de notre système militaire, passât le Rhin sans différer, et qu'elle se portât sur la même ligne que les deux autres. Le salut de l'armée d'Italie, l'intérêt de

de la patrie exigeaient impérieusement que l'ouverture de la campagne ne fut pas retardée; et que le passage du Rhin s'effectuât promptement.

Le 29 germinal, au point du jour, des détachemens de l'armée se trouvèrent, sous divers prétextes, dans tous les ports de la rivière d'Ill.

Le 30, tous les bateaux qui devaient servir au passage, furent dirigés sur Strasbourg, où ils arrivèrent à midi; on s'y arrêta pour en séparer ceux qui étaient destinés aux fausses attaques, et organiser les différentes colonnes de débarquement : d'un autre côté, les mouvemens des troupes furent parfaitement combinés.

Les corps qui composaient le centre, destinés à passer les premiers, furent dirigés, sous divers prétextes,

de manière à se trouver, le 30 germinal au soir, au point du passage.

Une partie de l'aîle droite et la réserve de cavalerie arrivèrent le même jour dans des cantonnemens voisins, de manière à pouvoir passer le Rhin le 1er et le 2 floréal.

L'aîle gauche, qui s'étendait dans le Palatinat et le pays des Deux-Ponts, ne dut commencer son mouvement qu'un peu plus tard, de façon à arriver successivement au point du passage.

Le 30, à deux heures, la flotille commença à se mettre en marche de Strasbourg. Les eaux étant extrêmement basses, la navigation fut très-lente ; un des bateaux de la flotille, qui portait des rames, plus chargé que les autres, s'engrava tellement sur la petite rivière d'Ill, qu'il ne fut plus possible de le remettre à

.ot. Alors on vit le général en chef,)essaix, et plusieurs officiers supé-ieurs, se jeter dans l'eau jusqu'à ı ceinture pour travailler à dégager e bateau. On doit être peu surpris lors de ce que peut faire le soldat rançais, lorsqu'on voit ses généraux ui donner ainsi l'exemple, et ne as dédaigner de partager avec lui es travaux les plus pénibles.

Les troupes destinées à l'expédition taient rassemblées derrière la digue n avant de Kilstett.

Le canon des fausses attaques su-érieures et inférieures, et sur-tout elui de Kehl, se faisait entendre epuis long-tems; il était près de ix heures, et il faisait grand jour orsqu'on se mit en marche. Arrivées u point du passage, nos troupes e formèrent sur un gravier qui était éparé du continent par deux petits

bras, à mesure qu'elles débarqu
rent, et marchèrent aussitôt vers
village de Diersheim, dont ell
s'emparèrent ainsi que du grand bo
qui l'avoisine. Elles furent d'abor
repoussées de ce village ; mais
l'aide des renforts successifs qui a
rivèrent, elles réussirent à s'y rét
blir : elles avancèrent assez sur
gauche pour forcer l'ennemi d'aba
donner une batterie, dont il reti
les pièces.

Des renforts étant survenus au
Autrichiens sur les huit heures, i
firent une attaque vigoureuse sur
village de Diersheim, et en cha
sèrent nos troupes ; mais ils fure
aussitôt repoussés.

Notre droite s'étendait alors ve
Honau ; le centre occupait le vi
lage, et notre gauche s'appuyait au
digues du Rhin.

A onze heures, l'ennemi, qui avait reçu de nouveaux renforts, fit une nouvelle attaque sur notre centre, pendant qu'une colonne, qui s'était dirigée par Honau, suivit le bord du Rhin, et chercha à nous tourner. L'ennemi fut repoussé vivement sur le centre; mais sur notre droite, il parvint à nous faire abandonner un retour de la digue qui appuyait notre flanc. Les généraux Dessaix et Davoust firent les plus grands efforts pour le repousser; et malgré les difficultés que présentaient un terrain coupé et marécageux et un feu très-violent de mousqueterie, ils parvinrent à s'établir de nouveau sur cette digue dont ils nous avaient délogés; ils culbutèrent l'ennemi, le rejetèrent en désordre dans le village d'Honau, en lui faisant deux cents prisonniers. Dans cette charge, le

général Dessaix fut blessé à la cuisse d'un coup de feu.

Les nombreux renforts de troupes fraîches qui arrivaient continuellement à l'ennemi, sa cavalerie et son artillerie lui donnaient un grand avantage sur nous, qui n'avions encore pu passer que quelques pièces de bataillons, dont une partie était déjà démontée. Aussi, vers trois heures après midi, il fit au village de Diersheim, sur notre centre, une attaque très-vigoureuse; son artillerie réussit à démonter la nôtre : cette canonnade incendia vingt-une maisons du village. Diersheim, enveloppé d'un tourbillon épais de flamme et de fumée, offrit alors un spectacle terrible; ses colonnes pénétrèrent dans le village, où il s'engagea un combat d'infanterie très-violent. La nôtre, accablée par la

supériorité de l'artillerie ennemie, et incommodée par l'incendie du village, l'abandonna, et laissa les Autrichiens s'avancer jusqu'au de-là de l'église. Mais le général Davoust, qui pendant ce combat s'était porté vers Honau avec deux bataillons, attaqua ce village, tandis qu'on faisait charger le flanc droit de l'ennemi par notre petite cavalerie : cette charge ranima notre infanterie, qui rentra dans Diersheim ; et l'ennemi attaqué à-la-fois sur ses deux aîles, fut culbuté et repoussé en désordre dans la plaine, où il ne se rallia qu'avec beaucoup de difficultés, et laissa le champ de bataille jonché de cadavres. Notre faiblesse en cavalerie, et la fatigue de notre infanterie, ne nous permirent pas de pousser plus loin cet avantage : on conserva seulement le village

d'Honau, qui appuya notre droite.

L'ennemi fit aussi un effort sur notre gauche ; mais il y fut repoussé.

Il était cinq heures du soir, et le pont n'était pas commencé, on ne communiquait que par le pont volant ; à six heures on se mit à y travailler ; et, malgré l'incommodité du terrain, l'obscurité et le feu de l'ennemi, il fut achevé avec une promptitude extraordinaire.

Le pont fini, Moreau ordonna qu'on y fit passer toutes les troupes qui étaient arrivées, et qu'on leur fit prendre leur ordre de bataille à mesure qu'elles seraient passées à la rive droite : elles commencèrent à défiler sur le pont, le 2 floréal, à deux heures du matin.

L'ennemi rassembla pendant la nuit tous ses corps, afin de nous attaquer dès le matin, espérant que

notre pont ne serait pas encore fini et qu'il pourrait nous rejeter dans le Rhin.

A six heures du matin, avant qu'on eut terminé toutes les dispositions, il nous attaqua; son premier effort se dirigea sur les villages de d'Honau et de Diersheim, où il obtint d'abord quelques succès; mais il fut repoussé. Celui qu'il fit sur le centre, fut bien plus terrible encore; le principal débouché du village de Diersheim était investi par trois batteries considérables qui le battaient en tête et par les deux flancs, à portée de mitraille, et qui démontèrent de nouveau la plus grande partie de notre canon. Après un violent feu d'artillerie, ses colonnes se portèrent avec la plus grande rapidité sur le village. Pendant qu'une partie de nos troupes soutenait ses

efforts, une autre sortit par la droite de Diersheim, et vint l'attaquer sur son flanc gauche ; ce dernier corps fut chargé par une nombreuse cavalerie, et celle-ci le fut à son tour par la nôtre, qui, quoique très-inférieure à la leur, n'hésita pas de courir au secours de notre infanterie. *Cette mêlée, une des plus terribles qu'on puisse voir*, dura long-tems, et la victoire resta quelque tems incertaine : notre cavalerie fut ramenée à diverses reprises jusques dans les jardins de Diersheim. Le général en chef et le général Vandamme eurent leurs chevaux blessés ; mais le succès fut enfin décidé par une charge heureuse d'un régiment de hussards, soutenu de quelques pelotons de cavalerie et de dragons qui s'étaient ralliés, et l'ennemi fut forcé de se retirer dans sa

position du matin. Notre grande infériorité en cavaletie, ne nous permit pas encore de profiter de notre succès. Deux généraux autrichiens furent blessés dans cette bataille.

L'ennemi, qui avait perdu beaucoup de monde, et se voyant dans l'impossibilité de nous repousser, se décida à la retraite.

A deux heures après-midi, l'armée commença à se mettre en mouvement pour prendre l'offensive. Les Autrichiens qui étaient déjà en retraite, ne firent aucune résistance, ils se sauvèrent avec la plus grande promptitude et dans le plus grand désordre.

Des dragons qui servaient d'éclaireurs à une de nos colonnes, s'approchèrent de Kehl, et firent capituler cinquante hommes qui occupaient le fort, et qui se rendirent prisonniers.

Il est vrai que ce fort n'était plus en état de défense ; mais il n'est pas moins nécessaire de faire observer qu'il n'y avait que trente-six heures que la campagne était ouverte, et que nous étions déjà en possession de ce fort qui avait coûté à l'ennemi deux mois de siège, et dix mille hommes de ses meilleures troupes.

On fit dans cette mémorable journée quatre mille prisonniers, un général, un officier d'état-major et beaucoup d'officiers. Plusieurs drapeaux, vingt pièces de canon, tous les équipages, la chancellerie de l'état-major, avec une quantité considérable de chevaux et de caissons tombèrent en notre pouvoir.

Les deux passages du Rhin à Kehl et à Diersheim, seront à jamais célèbres dans l'histoire. Quoiqu'ils diffèrent essentiellement entre eux, et

que chacun soit caractérisé par des traits particuliers. L'un prévu de longue main, et préparé à loisir fut marqué, au coin de la prudence : l'autre, pour ainsi dire brusqué, le fut à celui de l'audace et du génie.

Le lendemain, le général en chef rétablit l'ordre de bataille qui avait été dérangé. A deux heures après midi, le général Lecourbe força le passage de la Renchen, qui était défendu par un corps de troupes ennemis assez considérable. Après un léger combat, il repoussa ce corps jusqu'à Lichtenau, et lui fit une centaine de prisonniers.

Le 4 floréal, l'armée allait poursuivre sa marche victorieuse ; mais elle fut suspendue par l'arrivée d'un parlementaire, accompagné d'un courier venant de l'armée d'Italie, qui apporta au général Moreau la nou-

velle de la signature des préliminaires de paix à Léoben. Les hostilités cessèrent aussi-tôt, et l'armée garda la position qu'elle avait à l'arrivée du courier.

Ainsi se termina cette campagne, dont le brillant début promettait les suites les plus heureuses, et qui, malgré sa courte durée, n'en fut pas moins fertile en exploits, puisqu'on y compta, dans un intervalle de trois jours, le passage du Rhin le plus audacieux de tous ceux dont les annales militaires, nous aient laissé l'exemple, une bataille et huit combats.

CHAPITRE XVIII.

Le général Moreau mandé à Paris après le 18 fructidor. — Son arrivée. — Il est perdu pour son armée.

Après deux campagnes si glorieuses, on n'aurait pas dû s'attendre que le général Moreau perdrait le commandement de l'armée avec laquelle il avait, pour ainsi dire, opéré des prodiges. Le directoire, qui gouvernait alors la France, était capable de tout sacrifier, pour conserver le pouvoir qui tendait sans cesse à s'échapper de ses mains. La journée du 18 fructidor fut résolue, et ce même jour elle manda à Paris Moreau, qui obéit sur-le-champ, et dont l'arrivée fut précédée des trois pièces suivantes :

ARMÉE DE RHIN ET MOSELLE.

Le général en chef au Directoire exécutif.

Au quartier général de Strasbourg, le 24 fructidor, an 5.

CITOYENS DIRECTEURS,

Je n'ai reçu que le 22, très-tard et à dix lieues de Strasbourg, votre ordre de me rendre à Paris.

Il m'a fallu quelques heures pour préparer mon départ, assurer la tranquillité de l'armée, et faire arrêter quelques hommes compromis dans une correspondance intéressante, que je vous remettrai moi-même.

Je vous envoie ci-jointe une proclamation que j'ai faite, et dont l'effet a été de convertir beaucoup d'incrédules; et je vous avoue qu'il était difficile de croire que l'homme qui avait rendu de grands services à son pays, et qui n'avait nul intérêt à le trahir, pu se porter à une telle infamie.

On me croyait l'ami de Pichegrn, et dès long-tems je ne l'estime plus : vous verrez

que personne n'a été plus compromis que moi, que tous les projets étaient fondés sur les revers de l'armée que je commandais ; son courage a sauvé la République.

Signé MOREAU.

PROCLAMATION.

Le général en chef de l'armée de Rhin et Moselle.

Au quartier général de Strasbourg, le 23 fructidor, an 5.

Je reçois à l'instant la proclamation du Directoire exécutif, du 18 de ce mois, qui apprend à la France que Pichegru s'est rendu indigne de la confiance qu'il a long-tems inspirée à la République, et sur-tout aux armées.

On m'a également instruit que plusieurs militaires, trop confians dans le patriotisme de ce représentant, d'après les services qu'il a rendus, doutaient de cette assertion.

Je dois à mes frères d'armes, à mes concitoyens, de les instruire de la vérité.

Il n'est que trop vrai que Pichegru a trahi la confiance de la France ; j'ai instruit un des

membres du Directoire exécutif, le 17 de ce mois, qu'il m'était tombé entre les mains une correspondance avec Condé et d'autres agens du Prétendant, qui ne me laissait aucun doute sur cette trahison.

Le Directoire vient de m'appeler à Paris, et désire sûrement des renseignemens plus étendus sur cette correspondnce.

Soldats, soyez calmes et sans inquiétude sur les événemens intérieurs; croyez que le gouvernement, en comprimant les royalistes, veillera au maintien de la Constitution républicaine que vous avez juré de défendre.

Signé MOREAU,

Général en chef.

Nota. Il se répand à Strasbourg quelques libelles sans signature, sous le titre d'adresses de l'armée de Rhin et Moselle.

Le général en chef dédaignera de les désavouer; ils ne peuvent être l'ouvrage que de quelque factieux.

La conduite de l'armée répond à toutes ces calomnies.

Signé MOREAU.

Le général en chef de l'armée de Rhin et Moselle,

Au citoyen BARTHELÉMY, *membre du Directoire exécutif de la République française.*

Au quartier général de Strasbourg, le 29 fructidor, an 5.

CITOYEN DIRECTEUR,

Vous vous rappelez sûrement qu'à mon dernier voyage à Bâle, je vous instruisis qu'au passage du Rhin, nous avions pris un fourgon au général Kinglin, contenant deux ou trois cents lettres de sa correspondance. Celles de Wirtterbach en faisaient partie, mais c'étaient les moins importantes. Beaucoup de lettres sont en chiffre, mais nous en avons trouvé la clef; l'on s'occupe à tout déchiffrer, ce qui sera bien long.

Personne n'y porte son vrai nom, de sorte que beaucoup de français qui correspondent avec Kinglin, Condé, Vickam, d'Enghien, et autres, sont difficiles à découvrir; cepen-

dant nous avons de telles indications, que plusieurs sont déjà connus.

J'étais décidé à ne donner aucune publicité à cette correspondance, puisque la paix étant présumable, il n'y avait plus de danger pour la République, d'autant plus que tout cela ne ferait preuve que contre peu de monde, puisque personne n'est nommé.

Mais, voyant à la tête des partis qui font actuellement tant de mal à nôtre pays, et jouissant, dans une place éminente, de la plus grande confiance, un homme très-compromis dans cette correspondance, et destiné à jouer un grand rôle dans le rappel du *Prétendant*, qu'elle avait pour but; j'ai cru devoir vous en struire e, pour que vous ne soyez pas dupe de son feint républicanisme; que vous puissiez faire éclairer ses démarches, et vous opposer aux coups funestes quil peut porter à notre pays, puisque la guerre civile ne peut qu'être le but de ses projets.

Je vous avoue, Citoyen Directeur, qu'il m'en coûte infiniment de vous instruire d'une telle trahison, d'autant plus que celui qui

je vous fais connaître a été mon ami, et le serait sûrement encore s'il ne m'était connu; je veux parler du représentant du peuple Pichegru. Il a été assez prudent pour ne rien écrire; il ne communiquait que verbalement avec ceux qui étaient chargés de la correspondance, qui faisaient part de ses projets et recevaient ses réponses. Il est désigné sous plusieurs noms, et entre autre sous celui de Baptiste. Un chef de brigade, nommé *Badouville*, lui était attaché et désigné sous le nom de *Coco*: il était un des couriers dont il se servait, ainsi que les autres correspondans. Vous devez l'avoir vue assez fréquemment à Bâle.

Le grand mouvement devait s'opérer au commencement de la campagne de l'an 4: on comptait des revers à mon arrivée à l'armée, qui, mécontente d'être battue, devait redemander son ancien chef, qui alors aurait agi d'après les instructions qu'il aurait reçues.

Il a du recevoir 900 louis pour le voyage qu'il fit à Paris à l'époque de sa démission; delà vient son refus de l'ambassade de Suède. Je

soupçonne la famille Lajoloir d'être dans cette intrigne.

Il n'y a que la grande confiance que j'ai en votre patriotisme et votre sagesse qui m'a déterminé a vous donner cet avis. Les preuves en sont plus claires que le jour ; mais je doute qu'elles puissent êtres judiciaires.

Je vous prie, Citoyen Directeur, de vouloir bien m'éclairer de vos avis, sur une affaire aussi épineuse. Vous me connoissez assez pour croire combien a du me coûter cette confidence, il n'a pas fallu moins que les dangers que court mon pays, pour vous la faire. Ce secret est entre cinq personnes, les généraux Dessaix, Régnier, un de mes aides-de-camp, et un officier chargé de la partie secrette de l'armée, qui suit continuellement les renseignemens que donnent les lettres qu'on déchiffre.

Recevez l'assurance, etc.

Signé Moreau.

Malgré les preuves de son patriotisme et les services rendus à son pays, le général Moreau fut perdu pour l'armée de Rhin et Moselle ; le Directoire, dont l'ineptie était le moindre vice, le disgracia, et remit le commandement de cette armée à un autre général.

Avant de terminer ce chapitre, nous observerons que lorsque cette correspondance du général Moreau parut, elle fut révoquée en doute par plusieurs personnes qui osèrent avançer qu'elle était supposée. Nous ne discuterons point si leur opinion était fondée ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle n'a jamais été désavouée. Au reste, le tems dévoilera ce qu'il y a de vrai dans cette correspondance, et l'on sera à même de porter un jugement sain sur les évènemens

du 18 fructidor, lorsque l'esprit de parti n'aveuglera plus personne.

Après cette journée, le général Moreau, disgracié par le Directoire, s'éclipsa pour un moment d'un théâtre où il avait joué un si beau rôle, et rentra dans l'obscurité de la vie privée.

Dans sa retraite, ses loisirs ne furent point perdus. Il les employa à l'étude, et à faire des vœux pour sa patrie. Nouveau Catinat, il attendit l'instant où il pourrait être encore utile à son pays, et lui donner des marques de son zèle et de son attachement. Quoique le gouvernement le payât de la plus noire ingratitude, il ne crut pas devoir lui refuser ses services, lorsqu'il les lui demanda.

Nous allons bientôt le voir prendre le commandement d'une armée trahie et à moitié vendue, dans le délabrement

brement le plus affreux , en sauver les débris, par des retraites savantes, et lutter enfin contre tous les obstacles, avec ce courage stoïque qui caractérise le véritable héros. Mais n'anticipons pas les évènemens, et jetons un coup-d'œil sur la situation de nos armées en Italie, lorsque le commandement lui en fut déféré.

CHAPITRE XIX.

Moreau envoyé à l'armée d'Italie comme général divisionnaire sous Schérer. — Services rendus à cette armée par ce général.

Dans l'an VII, le directoire exécutif fit déclarer la guerre au roi de Bohême et de Hongrie, et au grand duc de Toscane. Il envoya Schérer, alors ministre de la guerre, pour commander les armées de Naples et d'Italie, fortes de 50,000 hommes, infanterie et cavalerie, tirés des bataillons de guerre et des régimens de cavalerie française; plus 11,000 hommes de troupes étrangères, piémontaises, polonaises, helvétiques et cisalpines, Le général Moreau y fut

chargé du commandement de trois divisions, et de masquer Véronne et Legnago, d'arrêter et de tenir en échec les secours qui, de ces places, pouvaient arriver à Pastringo par la rive droite de l'Adige. Le général Schérer marcha le 6 germinal avec les trois autres divisions sur le camp retranché de l'ennemi, qui fut emporté à la baïonnette.

Tandis que la gauche de notre armée obtenait cet avantage, Moreau, à la tête des trois autres divisions, combattait l'ennemi sorti de Véronne et de Legnago, et s'emparait des villages de Saint-Massimo et de Sainte-Lucie. L'ennemi fit alors sortir 20,000 hommes de Véronne pour les reprendre. Le village de Saint-Massimo fut pris et repris sept fois; mais, à la fin, nous restâmes maîtres du champ de bataille; il était couvert de morts et

de blessés autrichiens. Le général Moreau fit, dans cette occasion, 14 à 1,500 prisonniers, et prit 2 pièces de canon.

L'ennemi, ayant reçu des renforts de ses derrières, vint, le 14 germinal, dans l'après-midi, faire une reconnaissance en force sur les divisions commandées par le général Moreau: il fut repoussé. Ce général, supposant à l'ennemi le dessein de l'attaquer très-prochainement, demanda, dans la nuit du 14 au 15, des ordres au général en chef pour recevoir la bataille dans sa position, ou pour aller au-devant de lui. L'ennemi, effectivement, se porta en forces sur le camp qu'il occupait le matin du 16. Ce général en était sorti pour se porter en avant; les autrichiens vinrent attaquer ses derrières, et le front de la division Delmas qui ar-

rivait à la tête du village de Buttas-Préda. Moreau, sans s'étonner de la rencontre de l'ennemi, fit faire *un à droite* à ses troupes, laissa à gauche Sonna et Somma Campagna, et força l'ennemi à reprendre le chemin de Véronne. Mais la retraite de deux de nos divisions, qui devaient le soutenir, s'étant opérée de force, le général Moreau se replia pendant la nuit à Vigasio, et effectua sa retraite sans être inquiété par l'ennemi.

Après une suite de combats, où nos armées furent continuellement battues par les forces réunies des autrichiens, et plus encore par l'ineptie du général en chef, le commandement de l'armée de Naples et d'Italie fut déféré au général Moreau, qui prit à cœur de réparer les torts de son prédécesseur.

Son premier soin fut de faire retirer sur les frontières de France tous les magasins et équipages qui, dans leurs positions avancées, couraient les risques de devenir la proie de l'ennemi.

Le 5 floréal, les autrichiens passèrent l'Adda sur deux ponts; et nous forcèrent à la retraite. L'alarme se répandit dans Milan; nos troupes évacuèrent cette ville, où les autrichiens entrèrent le 7 à midi.

Pendant ce tems-là, Suwarow, à la tête de 80 mille russes, marcha en grande hâte vers l'Italie pour renforcer les autrichiens.

Notre armée éprouva alors défaites sur défaites, malgré les efforts du brave Moreau, elle fut constamment battue. Un dénuement affreux livra le soldat au désespoir; les pla-

ces fortes furent la proie de l'ennemi ; et cette armée, triomphante depuis deux ans, se retira en désordre sur les frontières de France. La république cisalpine fut dissoute, et celle de Gênes craignit le même sort ; (1) les états du roi de Naples furent livrés aux horreurs de la guerre civile, etc. Toutes ces calamités furent attribuées à Schérer, en horreur à Milan, à Turin et à Chambéry, et qu'on accusa d'avoir vendu et livré l'armée française à ses ennemis.

Au milieu de ces revers multipliés, et malgré le délabrement de l'armée, Moreau résolut de tenter un nouvel effort : il rassembla en consé-

---

(1) Les grandes puissances qui nous avoisinent, dit-elle, ont tiré sur nous une lettre de change en forme d'extrait mortuaire ; et nous vivrons jusqu'au jour où elle devra être acquittée.

quence un corps de troupes, alla à la rencontre des russes venus du fond du nord pour mettre *les français à la raison.* Après un combat terrible, où nos troupes firent des prodiges de valeur et de bravoure, il défit les russes le 23 sur le Pô : partie fut noyée, partie tuée ; le reste fut fait prisonnier. L'artillerie, les bagages, les canons, etc., restèrent au pouvoir des français. (1)

Malgré ces succès pendant tout le mois de prairial, les différentes divisions de nos troupes furent successivement battues. Moreau, Macdonald et Victor, attaqués par des forces supérieures, furent partout forcés à la retraite pendant le courant de messidor.

(1) Ce succès confirma la réponse des soldats français à des hommes qui leur représentaient l'arrivée de 45,000 russes : *Il faut les vaincre*, dirent-ils, *et non pas les compter.*

La garnison française dans Alexandrie, forte de 2,200 hommes, fut forcée de capituler le 4 thermidor. Deux jours après, les autrichiens commencèrent le bombardement de Mantoue, après avoir détruit tous les ouvrages extérieurs. Cette place ne tint que quatre jours : Latour-Foissac, commandant, (1) la rendit

(1) Le nom français ne fut point déshonoré par la reddition de cette place : Latour-Foissac, avec des moyens pour tenir encore, fut lui seul assez coupable pour que la honte qui en pouvait résulter ne rejaillît pas sur d'autres. On le soupçonna d'avoir été séduit par l'or de l'Angleterre, avec lequel les russes et les impériaux s'emparaient des places. Après avoir resté dans les états héréditaires de l'empereur pendant trois mois, il rentra en France, sur la promesse de ne pas servir contre les armées impériales avant son échange. Mais les consuls de la république lui firent l'affront qu'il méritait, en lui faisant signifier qu'il cesse d'être au service de la France; en lui faisant défense de porter l'habit militaire, déclarant que le mépris public vengerait plus efficacement la république que la sentence des tribunaux.

au général Kray, dont le corps d'armée se réunit alors à l'armée de Suwarow qui s'était emparé de Tortone, d'Alexandrie et de Turin, et qui menaçait Coni et Gênes.

Cependant, Macdonald avait, par une retraite brillante, opéré sa jonction en Italie avec le général Moreau. Dans cet intervalle, le directoire, au lieu d'envoyer de nouvelles troupes en Italie pour s'opposer aux efforts réunis des russes et des impériaux, y nomme et fait passer un autre général : ce fut le général Joubert qui remplaça Moreau.

Joubert arrivé à l'armée d'Italie, Moreau lui remit le commandement, et se prépara à retourner à Paris; mais, sur l'invitation de Joubert, il resta encore quelques jours à l'armée, et se trouva à la célèbre bataille de Novi,

gagnée par Suwarow le 28 thermidor.

Cette bataille coûta la vie au général Joubert : une balle l'atteignit au moment où, à la tête des soldats ; ils les faisait marcher la baïonnette en avant. Sa perte et ses dernières paroles (1) augmentèrent l'ardeur des troupes et de leurs généraux : Saint-Cyr, Pérignon, Suchet, Grouchy et Dessolles redoublèrent de courage, plusieurs furent blessés ; Moreau (2) eut 3 chevaux tués sous lui. Un corps de russes fut taillé en pièces. Le gé-

---

(1) Joubert en tombant s'écria : *Marchez, marchez ; avancez toujours et combattez pour la république.*

(2) Le général Joubert ayant été tué au commencement de l'action, les généraux de division déférèrent d'eux-mêmes le commandement en chef au général Moreau, et prirent ses ordres ; tant est impérieux l'ascendant d'un mérite réel joint à une grande modestie !

néral Kray perdit beaucoup de monde. Mais les français, malgré la tactique et la bravoure de leurs chefs, furent obligés de céder au nombre, après avoir perdu 10 mille hommes, et repoussé trois fois l'ennemi. Ils conservèrent cependant leur position.

CHAPITRE XX.

Moreau quitte l'armée d'Italie. — Son arrivée à Paris. — Journée des 18 et 19 brumaire.

Moreau, après avoir ramené l'armée dans ses anciennes positions, la quitta et revint à Paris.

C'est dans cette ville qu'il vit pour la première fois Bonaparte ; c'est là que ces deux grands hommes se regardèrent avec une admiration bien sentie, et exempte de cette basse jalousie qui tourmente les petites ames ; car chacun d'eux pouvait s'écrier ;

« De qui dans l'univers puissé-je être jaloux ? »

La première parole que Bonaparte adressa à Moreau fut celle-ci : *J'ai eu plusieurs de vos lieutenans dans*

mes campagnes d'Italie ; je vous assurer que ce sont d'excel officiers.

L'amitié et la confiance s'établirent bientôt entre ces deux hommes d'un mérite rare, et d'un génie peu commun. Le vainqueur d'Italie fit présent au Xénophon français d'un superbe sabre turc, garni de diamans.

Le 15 brumaire an VIII, un banquet, préparé dans le temple de la Victoire, (1) fut ouvert aux généraux Bonaparte et Moreau par le corps législatif. La franchise ne présida point à cette réunion : les convives parurent tristes et silencieux. La musique seule fit les frais de la fête; à peine quelques toasts y furent portés. Bonaparte s'évada avec Moreau,

---

(1) Saint-Sulpice.

et chacun s'observa sans oser se communiquer. Plusieurs membres du corps législatif savaient que de grands changemens allaient s'opérer ; un petit nombre devait y participer.

Le 18, Bonaparte, nommé général des troupes stationnées à Paris, appela à l'instant pour le seconder les généraux Lefèvre, Moreau, Andréossie, Murat, Marmont, Lannes, Macdonald et une grande partie des officiers généraux qui se trouvaient à Paris.

Les détails des journées des 18 et 19 brumaire sont assez connus pour nous dispenser d'en parler. Il nous suffit d'annoncer que Moreau y coopéra comme les autres généraux qui se trouvèrent à Paris, et c'est un nouveau droit qu'il a à la reconnaissance de la patrie.

[illegible]

[illegible]

[illegible], le général [illegible] com-
mandement de l'armée d'Italie, le gé-
néral Moreau fut chargé de celui de [illegible] troupes françaises compo-
sant antérieurement celles du Danube et du Rhin, qui furent réunies en une seule, sous le simple titre d'*armée du Rhin*. Ce général arriva dans les premiers jours de nivôse à Bâle, où il établit son quartier-général.

L'hiver fut employé à l'organisation des différens corps d'armée, et aux opérations relatives aux approvisionnemens de tous genres et aux services administratifs. L'armée, considérablement renforcée, présentait un front formidable, tant par le nombre que par la qualité des troupes qui la composaient. On ne pouvait douter dès lors, et par les efforts que fit le gouvernement pour la bien organiser, et pour subvenir aux pressans besoins du soldat long-tems abandonné au plus absolu dénuement, et surtout par le choix du chef qu'on lui donna, qu'elle ne fût destinée à remplir une grande tâche dans le plan général de la campagne qui allait s'ouvrir.

Le départ des russes avait réduit l'armée autrichienne à ses propres troupes, et ramena à peu près l'équi-

libre dans la force numérique des deux partis. Le rappel du prince Charles, le seul général, peut-être, qui fût digne d'être opposé à Moreau, et le commandement de l'armée autrichienne confié au général Kray, tout présagea de nouveaux succès et de nouveaux triomphes.

Voici quelle était la situation des deux armées avant la reprise des hostilités.

L'aile droite, sous le commandement de Lecourbe, était partagée en trois divisions avec une réserve ; elle se montait à 37,000 combattans, non compris quelques bataillons destinés à former, sous les ordres du général Moncey, l'aile gauche de l'armée de Réserve qui devait pénétrer en Italie par le mont Saint-Gothard. Elle occupait toute la frontière orientale et septentrionale de l'Helvétie ;

et bordait le cours du Rhin depuis ses sources jusqu'à sa jonction avec l'Aar : elle avait en opposition toutes les troupes autrichiennes postées dans les Grisons et dans le Voralberg, sous les ordres du prince de Reuss, et en outre la partie de l'aile droite de Kray répandue sur le Rhin entre le Lac et la Wutach.

Le général Moreau s'était réservé le commandement du corps d'armée du centre, qui était composé de trois divisions rassemblées à Bâle et dans les environs : il était fort de 30,000 hommes, et avait en opposition le centre du général Kray, placé à Donetchingen.

Le troisième corps d'armée, aux ordres du général Saint-Cyr, rassemblé vers Neuf-Brisach, était fort de 15 à 20 mille hommes, et était opposé aux troupes du corps de

Fribourg, d'où il chassa l'ennemi. La troisième division du corps de réserve, aux ordres du général Richepanse, déboucha par Bâle, marcha en descendant le Rhin, et s'avança jusqu'à Schliengen.

Le 9, à l'exception de l'aile droite, l'armée entière se trouva sur la rive droite du Rhin, Moreau ayant passé ce fleuve à Bâle avec ses deux divisions.

Le même jour, la division Delmas força le pont de la rivière d'Alb aux forges d'Alb-Bruck, où l'ennemi s'était fortement retranché, pendant que celle de Richepanse arrivait à Saint-Blaise, et culbutait quatre bataillons qui l'occupaient.

Le 10 floréal, une grande partie de l'armée se trouva réunie en arrière de la Wutach, (1) et presque toutes

---

(1) Rivière de la forêt Noire.

les divisions étaient à portée de se communiquer. Cette journée fut mise à profit pour reconnaître plus parfaitement les détails du terrein, et le 10 au soir, vers la brune, le convoi se mit en marche de Grysberg pour le point du passage.

Le 11, vers quatre heures du matin, l'ennemi, ayant découvert les barques rangées à terre à notre bord, commença sur elles un feu de mousqueterie qui, dans un instant, s'étendit sur toute la rive. Au bout de quelque tems, le feu de notre artillerie, qui commença à jouer, écarta l'ennemi du rivage, et quatre compagnies sautèrent dans les barques, et furent bientôt à l'autre bord. Les troupes approchant ensuite en grand nombre pour s'embarquer, le succès du premier passage fut complètement assuré.

On s'occupa ensuite de la cons-

truction du pont qui fut bientôt terminé. Les troupes s'y précipitèrent avec une ardeur sans exemple, et ce passage s'effectua si lestement, qu'avant 9 heures du matin tout le corps d'armée, composé de trois divisions et d'une réserve de cavalerie, se trouva de l'autre côté du Rhin, se forma dans la plaine, et s'avança en bon ordre.

Le passage secondaire du *Paradis* (1) ne s'effectua pas avec autant de facilité : l'ennemi se trouvant en forces au village de Bussingen et sur les hauteurs couvertes de vignes qui le dominent; nos troupes furent

(1) *Paradis* est un couvent de filles, situé immédiatement au bord du Rhin, à une demi-lieue au-dessus de Schaffhouse, en face et un peu au-dessous du village de Bussingen, qui lui est opposé à la rive droite. On traverse les cours du couvent pour parvenir au rivage.

trop faibles pour emporter ces positions, qu'elles attaquèrent néanmoins à plusieurs reprises et avec vigueur. Mais une de nos colonnes, qui avait passé à Reichlingen, et qui s'était dirigée vers Schaffhouse, mit l'ennemi entre deux feux, le força d'abandonner précipitamment le village de Bussingen, et nous entrâmes le même jour dans Schaffhouse.

Le commandant wurtembergeois du fort d'Hohentwiel (*) s'empressa de capituler, malgré qu'on fût loin de songer à l'attaquer de vive force. La prise de ce fort fut un

(1) Le fort d'Hohentwiel est placé au sommet d'une montagne en pain de sucre, très-élevée et escarpée de tous côtés, éloignée du Rhin de trois lieues du pays au moins, et qui domine le village de Singen, sur la route de Schaffhouse à Stockac. La position de ce fort le rend presque imprenable.

des premiers fruits de ce passage, qui nous valut en outre trois pièces de canon enlevées à l'ennemi, et 7 à 800 prisonniers, dont un major et plusieurs officiers.

CHAPITRE XXII.

Bataille d'Engen.

APRÈS le passage du Rhin à Reichlingen, à l'exception du corps de Sainte-Suzanne, qui était alors en marche de Fribourg sur Offingen, toute l'armée se trouva réunie et en ligne.

L'ennemi, qui avait été trompé sur nos mouvemens, marcha en grande hâte afin de gagner la position de Stockak, et de pouvoir y réunir la majeure partie de ses forces, avant que nous fussions en mesure de l'attaquer. Moreau, de son côté, ne perdit pas un jour pour marcher à lui, et tâcher de le surprendre

dans son mouvement. Le 13 flo
il fit porter toute l'armée en av
afin de se saisir de la ligne de S
kak à Engen.

Ce fut en avant de ce dernier e
droit que le général Kray réunit
majeure partie de ses forces. La d
vision Delmas rencontra son avant
garde en-deçà du village de Wolter-
dingen ; il la fit replier jusqu'au-delà
de ce village, où elle se reforma sur un
terrein élevé, sous la protection d'une
nombreuse artillerie et d'un gros corps
de cavalerie. Le combat s'engagea
avec chaleur sur ce point, ainsi que sur
la gauche avec la division Richepanse
entre Wolterdingen et Leibperdin-
gen. Les positions du bois de Wels-
chengen, de Mulhausen, d'Echingen
et de Hohenheben, quoique défen-
dues avec acharnement, furent suc-

cessivement emportées par nos troupes, malgré notre grande infériorité en artillerie, et nous en demeurâmes maîtres à la nuit.

Notre aile droite, qui avait marché vers Stockak, rencontra l'ennemi, qui fut d'abord rejeté jusque devant cette ville, où il nous attendit avec des forces nombreuses en infanterie et en cavalerie, soutenues d'une artillerie formidable. Malgré tous ses efforts, il fut culbuté en arrière de Stockak avec une grande perte. Nos troupes entrèrent pêle-mêle avec lui dans cette ville, où l'on trouva d'immenses magasins d'avoine et de farine, avec un établissement de boulangerie très-considérable. Notre cavalerie gagna à la course les hauteurs qui sont au-delà.

Le corps de Saint-Cyr eut plu-

sieurs engagemens avec l'ennemi. La brigade du général Roussel attaqua vivement les troupes autrichiennes de Nauendorf, qui occupaient un plateau qui domine Engen. Cette position, opiniâtrément défendue, prise et reprise plusieurs fois, resta enfin en notre pouvoir vers dix heures du soir.

L'ennemi se retira dans la nuit sur Mœskrich et Grombach, laissant 4,000 morts sur le champ de bataille qu'il nous abandonna, et nous demeurâmes maîtres, suivant le but que s'était proposé le général en chef, de la position de Stockak à Engen.

Cette journée coûta à l'ennemi 90 pièces de canon, 3 drapeaux, et plus de 7,000 prisonniers.

CHAPITRE XXIII.

Bataille de Mœskirch. — Combat de Biberach.

Le succès de la bataille d'Engen fut le prélude des triomphes de l'armée française dans cette campagne. Après la perte de cette bataille, l'ennemi fit une retraite précipitée, en sorte qu'on ne put l'atteindre que le 15. Lui-même parut se disposer à accepter le combat sur un plateau en avant de Mœskirch, où il avait réuni des forces considérables, et qu'il avait garni d'une nombreuse artillerie. Moreau fit avancer l'armée dès le point du jour.

Le général Lecourbe, à la tête de

l'aile droite, se porta de Stockak à Mœskrich, laissant sur sa droite une brigade pour éclairer le lac de Constance, et une autre sur Closterwald pour intercepter les routes de Pfullendorf et de Mengen.

Le corps de Saint-Cyr avança sa droite sur Liebtingen.

Le corps de réserve marcha en seconde ligne de l'aile droite.

La division Montrichard, se dirigeant sur Mœskirch par Grombach, déboucha rapidement avec la cavalerie et l'artillerie. Mais l'ennemi, par sa grande supériorité, démonta la majeure partie de nos pièces, et il fallut toute l'énergie des chefs, tout le dévouement des troupes pour maintenir ce combat sur ce point. Mais une partie de la division Vandame étant arrivée à Closterwald, seconda le général Montri-

chard, et le mit en mesure d'emporter Mœskirch, et bientôt le général Molitor, chargé d'attaquer cette ville, y pénétra au pas de charge à la tête de deux demi-brigades.

Le général Kray, n'ayant pu arrêter nos progrès sur sa gauche, rassembla à sa droite une masse de 20,000 hommes, à la tête de laquelle il fit des efforts inouis pour forcer notre gauche et la tourner : mais, quoique nos troupes eussent infiniment à souffrir du feu de l'immense artillerie de l'ennemi, et quoiqu'elles eussent été obligées de changer de front trois fois sous le feu le plus meurtrier, elles manœuvrèrent avec tant de bravoure et de sang froid, qu'elles repoussèrent ses attaques, et qu'il ne put les entamer. La division Richepanse, qui n'avait pas encore donné, étant survenue, nos troupes, ranimées par

ce renfort, l'attaquèrent avec une nouvelle vigueur, qui acheva de décider la victoire. Le succès fut long-tems incertain, malgré le courage et l'intrépidité de nos troupes, qui seules n'auraient pas suffi pour l'obtenir, sans le sang froid extraordinaire et les talens supérieurs du général en chef. L'ennemi commença à s'ébranler, à la nuit, de toutes parts, et à nous céder le champ de bataille. Il se retira sur Segmaringen, où il repassa le Danube. Sa perte, dans cette journée, monta à près de 4,000 hommes tués ou blessés, 3,000 prisonniers, 5 pièces de canon et plusieurs caissons.

Le lendemain, la division Ney le poursuivit vivement, le mit en déroute, et lui fit encore 1,500 prisonniers.

L'armée prit alors position; sa

droite au lac de Constance, sa gauche au Danube près de Mengen.

Pendant les journées des 17 et 18, l'armée s'avança jusques sur la Schaussen.

Le 19, elle continua à se porter en avant.

Le général Saint-Cyr, s'avançant vers Biberach à la tête de deux divisions, rencontra l'ennemi près d'Oberndorf, et repoussa ses avant-postes jusqu'à sa principale position, où il était avantageusement placé sur des hauteurs en-deça du vallon de cette rivière. Il les occupait avec 10 bataillons, un gros corps de cavalerie, et 15 pièces de canon : néanmoins le général Saint-Cyr se disposa à l'attaquer, et il le fit avec tant d'impétuosité, que ce corps fut mis en déroute et culbuté dans le

ravin de la Riss. Nos troupes le pou suivirent et entrèrent dans Bibe rach.

Après ce premier succès, Saint-Cyr fit attaquer un nouveau corps ennemi placé dans une excellente position sur un plateau élevé, auquel on ne pouvait parvenir que par un seul débouché. Ses dispositions furent si bien prises, et son attaque fut si vive, que ce corps fut mis en fuite, et céda le champ de bataille.

De son côté, la division Richepanse rencontra l'ennemi bien en avant de Biberach, et le fit replier jusque sur cette ville, en vue de laquelle elle arriva au moment où les troupes du corps de St.-Cyr y entraient. Alors le général Richepanse attaqua les hauteurs qui sont au-delà de la rivière, et qui étaient occupées par un corps très-nombreux, soutenu d'une forte

artillerie. Il fit son attaque avec tant d'impétuosité, qu'il se rendit maître de la position de l'ennemi, qui nous abandonna, en laissant le terrein jonché de morts et de blessés.

On fit dans cette journée 2,000 prisonniers aux autrichiens, qui perdirent encore à peu près un égal nombre d'hommes tués et blessés. On trouva à Biberach des magasins considérables.

L'ennemi se retira au-delà de l'Iser, dont il rompit les ponts.

Le 20 floréal, l'aile droite, qui n'avait pas pris part à cette affaire, quitta sa position sur l'Aitrach pour passer l'Iser sur Memmingen. Les divisions Montrichard et Lorges passèrent cette rivière, et attaquèrent aussitôt l'ennemi. Le combat fut très-opiniâtre, et dura jusqu'à la

nuit que le champ de bataille nous resta.

Le 21, ces mêmes troupes recommencèrent leur attaque, et entrèrent dans Memmingen, où elles ne trouvèrent qu'une faible avant-garde qui fut repoussée assez loin au-delà de la ville. Les bavarois furent très-maltraités à ce combat; on fit 1,800 prisonniers.

Le corps d'armée du général Sainte-Suzanne, qui, depuis le 9 floréal, avait marché isolément pour se porter du Vieux-Brisach sur la droite du Danube, en passant par Fribourg, le val d'Enfer, Offingen, Doneschingen, arriva le 20 à hauteur de notre gauche, se lia par sa droite au centre de l'armée, et prit de ce jour la dénomination d'aile gauche. Cette aile resta en position sur la droite du fleuve.

CHAPITRE XXIV.

Prise de la flottille de Williams sur le lac de Constance. — Occupation par nos troupes de Wangen, Lindau et Bregentz.

Le général en chef ayant senti qu'il était de la plus grande importance pour appuyer la droite et assurer ses communications, qu'il fût maître de Bregentz et de Lindau, détacha la première brigade de droite, sous les ordres du général Laval, pour s'emparer de ces places. Nos chaloupes canonnières, chargées de la surveillance du lac, et de s'opposer aux mouvemens de la flottille autrichienne, concoururent à cette attaque.

Le 19, elles se portèrent sur Lengen-Argen, y abordèrent, et envoyèrent à la découverte. Mais Williams ayant abandonné sa flottille, se porta à terre avec deux pièces de canon et un corps de chasseurs tyroliens, contre le faible détachement qui était débarqué, et qu'il força de rentrer dans ses chaloupes.

Le 20, une partie des troupes qui occupaient Rhineck, s'étant aperçu que l'ennemi avait retiré ses postes des bords du Rhin, passa ce fleuve, et détruisit les batteries qu'il y avait construites pour gêner nos communications.

Le 21, nos chaloupes canonnières se portèrent sur Lindau, qu'ils trouvèrent évacué. Une partie se dirigea alors sur Brégentz : ce fut dans ce port qu'on prit 17 chaloupes, faisant partie de la flottille autrichienne que Wil-

un triomphe, grace à la bravoure de deux de nos divisions, qui vinrent à bout de repousser des forces infiniment supérieures.

Pendant l'exécution de ce mouvement, l'ennemi, qui avait réuni de grandes forces, attaqua, avec 40,000 hommes, la division postée à la gauche de l'Iser, sous les ordres du général Richepanse. Cette division fut coupée en trois parties, et la brigade de droite fut assaillie avec acharnement. La division Ney s'avança promptement par le pont de Kilmintz, et repoussa l'ennemi jusqu'à Dittenheim; mais une forte colonne débouchant sur Kerchberg, occupé par deux bataillons, ils ne purent s'y soutenir. Les autrichiens, par cette manœuvre, se trouvèrent en avant du pont de Kilmintz. Le général Ney fit une contre-marche pour reprendre ce

poste important ; une demi-brigade s'avança au pas de charge sous le feu le plus vif, sans y répondre par un seul coup de fusil : l'ennemi fut culbuté et rejeté dans une route resserrée entre des bois, où il abandonna son artillerie et ses caissons, avec 1,200 prisonniers. Le général Richepanse, qui avait été repoussé, mais qui s'était défendu avec la plus grande opiniâtreté, reprit alors l'offensive : il força l'ennemi à la retraite, et lui fit, de son côté, 800 prisonniers, parmi lesquels se trouva le général comte de Spork.

Cette journée nous valut 2,000 prisonniers, et huit pièces de canon avec leurs caissons.

Les autrichiens se retirèrent précipitamment dans la nuit au-delà du Danube, et rompirent tous les ponts qu'ils avaient sur ce fleuve.

Après cette affaire, Moreau résolut de porter de nouveau l'aile droite sur le Leck. Le général Lecourbe effectua le passage de cette rivière sur deux points différens, battit l'ennemi, et lui prit deux pièces de canon.

Le 23, l'armée se rapprocha du Danube pour soutenir la division Lecourbe dans les différens mouvemens qu'elle opéra. L'ennemi voulut l'attaquer, mais il fut repoussé partout : il perdit dans cette journée 400 hommes tués ou blessés, et 600 prisonniers.

Le même jour, le prince de Reuss s'étant avancé pour attaquer nos flanqueurs de droite, le général Molitor, qui les commandait, marcha à sa rencontre, le renversa, le mit en fuite et lui fit 150 prisonniers.

CHAPITRE XXVII

Passage du Danube. — Bataille d'Hochtett.

Le général Kray s'obstinant à garder sa position devant Ulm, Moreau, qui ne pouvait avancer en Bavière sans la lui faire abandonner, se détermina, pour l'y forcer, à une manœuvre d'une grande audace. Sans équipages de pont, sans bateaux, il entreprit de passer le Danube au-dessous d'Ulm. Le but de cette tentative était de séparer l'ennemi de ses magasins établis à Ratisbonne, à Ingolstadt et à Donawert, et l'obliger ainsi à se retirer ou à combattre.

Le général Lecourbe, informé que

les ponts de Blintheim et de Grem-heim étaient les plus aisés à réparer, se décida à passer sur ce point, et le 29 prairial il fit une fausse attaque sur Dillingen et Lauingen, pour retenir dans cette partie le corps de Starray, chargé de défendre le bas Danube.

Le 30 au matin, la division Gudin commença l'attaque vers Blintheim, par une canonnade qui força l'ennemi d'abandonner le rivage : aussitôt 80 nageurs passèrent, suivis de deux petites nacelles qui portaient leurs armes : ils abordèrent à la rive opposée ; et, sans se donner le tems de s'habiller, prenant seulement leurs fusils et leurs gibernes, ils se mirent tout nus à la poursuite de l'ennemi, et s'emparèrent de deux pièces de canon. Des canonniers passèrent aussitôt sur des échelles que l'on jeta en travers des palées du pont, pour aller

servir ces pièces de canon, et les retourner contre l'ennemi.

Ce premier succès facilita le rétablissement des ponts, qui furent promptement réparés par les pontonniers et les sapeurs réunis. Deux bataillons passèrent d'abord, et s'emparèrent des villages de Blintheim et de Gremheim ; le surplus des divisions Montrichard et Gudin passa successivement.

L'ennemi, réunissant ses forces, marcha contre nous de Donawert d'un côté, de Dillingen de l'autre. Pour empêcher ces deux corps de se réunir, Lecourbe fit attaquer le village de Schawveningen, qui fut pris et repris plusieurs fois : malgré la supériorité des forces de l'ennemi, il fut mis en déroute par une charge vigoureuse, exécutée par deux escadrons de carabiniers, un peloton du 8ème de

hussards, et l'escorte du général Lecourbe. Cette charge, faite par une poignée de braves, le ramena jusqu'à Donawert. On lui fit 2,500 prisonniers; on lui prit dix pièces de canon, quatre drapeaux et trois cents chevaux.

Lecourbe, à la tête de plusieurs régimens de cavalerie, se porta sur le flanc gauche des autrichiens, qui était couvert par une nombreuse cavalerie; il la déborda et la fit charger vigoureusement sur la route d'Hochstett à Dillingen: elle fut repoussée, et abandonna l'infanterie, dont une partie fut prise et coupée, et le reste poursuivi vivement jusqu'à Grundelfingen.

Le général Kray fit marcher contre nous toute sa cavalerie, qui fit rétrograder la nôtre pendant quelque tems: ses renforts arrivant succes-

sivement, il prit position en avant de la Brenz, avec un corps de 8,000 hommes. Heureusement une partie du corps de réserve avait passé le Danube sur les ponts de Dillingen et de Lauingen, qui se trouvaient rétablis : la division Decaen se joignit au général Lecourbe. L'ennemi fut chargé avec impétuosité par notre cavalerie, et finit par être entièrement renversé. Le combat dura jusqu'à onze heures du soir, que l'ennemi, rejeté au-delà de la Brenz, nous abandonna ses positions.

Dans cette journée, on fit 5,000 prisonniers ; on prit 5 drapeaux, 20 pièces de canon avec tous leurs caissons ; le lendemain on s'empara de 300 voitures et de 1,200 chevaux, ainsi que des grands magasins établis à Donawert.

CHAPITRE XXVIII.

Affaire de Nordlingen. — Combat de Neubourg. — Entrée des troupes françaises à Munich.

Après la bataille d'Hochstett, l'ennemi, qui se trouvait réduit à l'alternative de livrer encore une bataille, ou d'abandonner la position d'Ulm pour gagner Ingolstadt, effectua sa retraite. L'armée se mit à sa poursuite; mais, comme il se retirait rapidement, il n'y eut que son arrière-garde qui fut atteinte par le général Lecourbe, qui lui enleva 150 prisonniers. Il parut vouloir résister sur la hauteur de Nordlingen, où il déploya une forte artillerie; mais il ne put empêcher

une partie de l'armée de déboucher des bois qui resserrent la route, et de prendre position vers Rifflinging.

Devant Ulm, l'ennemi ayant retiré ses postes de la droite du Danube, le général Richepanse passa ce fleuve à Guntzbourg, dont il rétablit le pont, et forma l'investissement de la place sur les deux rives.

A cette époque, le général Kray, en donnant avis à Moreau de l'armistice conclu en Italie le 27 prairial, entre Mélas et le général Berthier, en proposa un. Le général Moreau, ne voulant pas lui laisser gagner du tems, dont il eût profité pour s'établir en Bavière et nous en disputer l'entrée, le refusa; mais, s'attendant que bientôt il serait dans le cas de suspendre sa marche, il changea le but de ses desseins, et fit partir sur-le-champ pour Munich un détache-

ment aux ordres du général Decaen, qui s'y rendit à marches forcées.

Le 5 et le 6 messidor, on suivit l'ennemi qui se retirait derrière le Wernitz ; il perdit une de ses colonnes d'équipage ; le château d'Harbourg capitula, et l'on fit 150 prisonniers.

Le 8, l'aile droite de notre armée marcha sur Neubourg : la division du général Montrichard, qui se porta sur cette ville, eut à soutenir le choc de la plus grande partie de l'armée autrichienne : on rencontra ses premiers postes en avant du village de Straw ; et on les poussa jusque sur les hauteurs d'Unter-Hausen, que l'ennemi occupait en forces. Il fut, de nouveau, attaqué vivement de front : la position fut enlevée, et nous parvînmes sur le revers des hauteurs à la vue de Neubourg. Mais les troupes autri-

chiennes, recevant continuellement de nouveaux renforts, elles revinrent à la charge, et nous reprirent les hauteurs. La division Montrichard fut forcée de faire retraite : elle l'opérait en bon ordre, lorsque la division Grandjean, qui avait passé le Lech, arriva à son secours. L'ennemi fut arrêté; nos troupes se dirigèrent, sur trois colonnes, à l'attaque de sa position, et ces colonnes mirent tant de vigueur et de concert dans leurs efforts, qu'elles réussirent à s'en emparer et à l'en chasser définitivement.

Ce fut dans cette mêlée que fut tué le brave Latour-d'Auvergne, (1) premier grenadier de l'armée française, qui combattait dans les rangs

(1) Il est à remarquer que ce brave grenadier, issu du sang de Turenne, mourut dans le même duché que son aïeul, et presque dans le même mois. Turenne mourut le 27 juillet 1675.

de la quarante-sixième demi-brigade.

On combattit de part et d'autre avec acharnement, et ce ne fut qu'à onze heures du soir que nos troupes parvinrent à prendre position sur les hauteurs d'Unter-Hausen.

L'ennemi évacua Neubourg dans la nuit : il en brûla le pont, et se retira sur Ingolstadt, par les deux rives du fleuve, en nous laissant 800 prisonniers de quinze régimens différens.

Le même jour, le détachement aux ordres du général Decaen, qui se portait sur Munich à marches forcées, se trouvait à Dachau, et le lendemain il arriva à sa destination, et s'empara de la capitale de la Bavière, après avoir fait vingt-quatre lieues de pays (1) en trois jours de mar-

---

(1) Douze myriamètres.

ches et soutenu en route trois combats.

Combat de Landshut.

Moreau, après plusieurs mouvemens, prit le parti de tenir sa gauche devant Ingolstadt, et d'avancer sa droite de manière à pouvoir soutenir la division Decaen, que l'ennemi eût attaquée si son dessein eût été de se porter sur l'Iser.

Du 9 au 14 messidor, l'armée fit différentes marches entre le Lech et l'Iser, sur la Paar, l'Inn et l'Amber.

L'armée autrichienne n'ayant pas gardé la position d'Ingolstadt, et n'y ayant laissé qu'une garnison, Moreau fut tranquille sur sa gauche, où il suffisait d'observer cette ville. Il détacha Lecourbe avec sa première division, avec des corps de flanqueurs, contre le corps du prince

de Reuss ; il dut se diriger d'une part sur Bregentz et Feldkirch, de l'autre sur Fuessen et Reuti, sur le haut Lech, pour menacer de le tourner par la haute vallée de l'Inn. Pour dérober ce mouvement à l'ennemi, il fallut en faire un qui parût menacer Ratisbonne.

Le 15, la première division de l'aile droite se mit en marche pour cette expédition ; le surplus de l'armée commença à manœuvrer, et l'aile gauche poussa une division jusqu'à Neustadt sur le Danube.

Le 18 messidor, après divers mouvemens, nos troupes attaquèrent le poste de Landshut sur trois colonnes.

L'ennemi défendait cette position avec 4,000 hommes : il fut vivement attaqué par nos troupes, qui forcèrent le premier pont, et enfoncèrent

la porte à coups de hache, sous un feu violent de mousqueterie. Elles traversèrent ensuite, en courant, la partie de la ville située dans l'île, et arrivèrent à un second pont, que l'ennemi voulait défendre; mais la vivacité et l'intrépidité françaises ne lui en laissèrent pas le tems, et, après avoir enfoncé encore une autre porte de la même manière, on le poursuivit au-delà de la ville; il se rallia à quelque distance, et revint à la charge à deux reprises; mais, malgré ses efforts; il fut vivement repoussé.

Six cents prisonniers, 1 colonel, 2 pièces de canon et 150 chevaux tombèrent en notre pouvoir. L'ennemi y perdit en outre 400 hommes tués ou blessés.

Pendant tous ces mouvemens, la division Richepanse était restée de-

vant Ulm. Dans la nuit du 18 au 19, la garnison de cette place fit une sortie ; elle remonta le Danube et la Blaw, et fit d'abord quelques progrès : mais elle finit par être repoussée et forcée de rentrer précipitamment, avec perte de 150 prisonniers et de beaucoup de tués ou de blessés.

CHAPITRE XXIX.

Passage du Rhin vis-à-vis Lucisteig. — Entrée de nos troupes à Feldkirch. — Armistice.

L'ARMÉE française, guidée par le génie de son chef, marchait de triomphes en triomphes : un succès n'était que le prélude d'un autre ; tout cédait à la force de nos armes, tout ployait devant une armée qui joignait le plus grand sang froid à une bravoure extraordinaire, et qui ne comptait pour rien les obstacles. On va la voir de nouveau parcourir une nouvelle carrière de combats et de dangers, et en sortir glorieuse et triomphante.

Tandis qu'une partie de l'aile droite, jointe aux corps des flanqueurs des généraux Molitor et Nansouty, se portait contre le corps du prince de Reuss, le gros de l'armée continua à manœuvrer pour se réunir et se concentrer sur l'Iser.

La division Ney, chargée du blocus d'Ingolstadt, poussa des reconnaissances jusqu'à Nuremberg, pour attirer l'attention du général Kray sur notre gauche. Mais pour soutenir le mouvement sur Fuessen, dont l'attaque devait s'effectuer le 22, et pour tenir en échec les renforts qui auraient pu venir du Tyrol, la division Montrichard s'avança le même jour jusqu'à Benedict-Beuren.

Le 22, le général Gudin attaqua les positions de l'ennemi en avant de Fuessen, renforcées de redoutes et de retranchemens garnis d'artil-

lerie : il les enleva les unes après les autres, et fit replier les autrichiens jusqu'à Fuessen, où nos troupes entrèrent pêle-mêle avec eux, après avoir franchi tous les obstacles. Ce succès nous valut 3 pièces de canon et 900 prisonniers.

Le général Laval, chargé de s'emparer d'Immenstadt, trouva cette ville évacuée : il dirigea alors un bataillon sur Bregentz pour renforcer le général Molitor.

Ce général, chargé de la partie principale de l'expédition, partagea en trois corps les forces mises à sa disposition, et parvint à surmonter tous les obstacles que le mauvais état des chemins montueux opposait à son arrivée. Le passage du Rhin à Lucisteig s'effectua heureusement dans la journée du 24 messidor : une colonne fut promptement transportée

à la rive droite, malgré l'extrême faiblesse de nos moyens, et l'impétuosité du courant. L'ennemi, surpris par notre grande célérité, ne s'y trouva pas en mesure, et il ne nous opposa qu'une résistance médiocre. Après ce succès, le général Jardon détacha quelques troupes sur Coire, et marcha avec le surplus vers Feldkirch, où il ne put arriver le même jour à cause de l'éloignement.

La colonne de l'adjudant Dormenans entra le même jour à Coire, où elle fut jointe par une partie de celle qui avait passé près de Lucisteig.

Le général Molitor, qui marchait le même jour sur Feldkirch, rencontra en avant de Hohen-Nubs un corps ennemi considérable, qu'il attaqua, malgré son infériorité, et le repoussa jusqu'à Goezi, où il avait

des retranchemens qu'il emporta de vive force.

La vigueur qu'on avait montrée à ces diverses attaques fit croire à Jallachich, qui commandait à Feldkirch, que l'on avait reçu des renforts; il se détermina à évacuer cette place, où nos troupes entrèrent le lendemain matin, 25 messidor.

Cette expédition, qui nous valut la prise de Feldkirch, de Fuessen et d'Immenstadt, l'occupation du pays des Grisons, et le passage de Lucisteig, avec 1,300 prisonniers et quelques pièces de canon, fut la dernière opération de la campagne.

Le 23 messidor, le général Kray, ayant fait de nouvelles propositions d'armistice, les négociations s'ouvrirent pour en régler les conditions, et le 26 du même mois fut conclue

une convention qui suspendit toutes hostilités.

Cependant, dans la nuit du 27 au 28, la garnison d'Ingolstadt fit une sortie vigoureuse sur la gauche du Danube, qui fit d'abord replier nos postes : mais le général Ney, chargé du blocus de cette place, la rejeta dans ses murs, avec perte de 600 prisonniers.

Dans le courant du même mois, l'armée gallo batave ne s'étant pas encore portée sur le Bas-Rhin, et des partis s'étant introduits sur les derrières de l'armée, le général en chef avait jugé utile de détacher le général Sainte-Suzanne pour aller rassembler vers Mayence un corps d'armée destiné à pénétrer dans la Franconie : il était parti de l'armée vers la mi-prairial.

Le 14 messidor, ce corps avait

commencé son mouvement, et passé la Nidda. Le 23, il fut attaqué dans une position qu'il avait prise entre Neu-Weissembourg et Hanau; mais il battit l'ennemi, et lui prit 200 hommes. Il allait pousser plus avant ses succès, lorsque l'armistice lui ouvrit tout le pays jusqu'à la Reidnitz.

La ligne de démarcation, fixée par l'armistice, s'étendit de la rive droite du Rhin, dans les Grisons, jusqu'à l'embouchure du Mein, dans le même fleuve. Cette ligne se liait à droite avec l'armée d'Italie par Coire, la vallée de Tusis, le Splugen et Chiavenne. Sur la rive droite du Rhin, entre le Mein et Dusseldorf, nos troupes devaient garder les positions qu'elles se trouveraient avoir à l'instant de la convention; mais, devant Mayence, la

ligne de démarcation ne pouvait dépasser la Nidda. Il fut convenu aussi que les places occupées par l'ennemi, et situées en-dedans de cette ligne, resteraient, à tous égards, dans l'état où il serait constaté qu'elle se trouveraient au moment de la suspension d'armes.

Ainsi se termina cette glorieuse campagne. L'armistice, qui en fut le résultat, dut être regardé généralement comme le prélude de la paix : le 9 thermidor, les préliminaires en furent signés par le premier consul et le comte Saint-Julien, stipulant pour l'empereur. Ce dernier refusa de ratifier le traité.

Ces tergiversations de l'empereur paraissant n'être employées que pour temporiser, l'armée, qui avait mis à profit l'intervalle du repos dont elle avait joui pour se mettre en

état de rentrer en campagne, reçut ordre de reprendre les hostilités.

Le général Moreau écrivit à l'archiduc Jean, (1) alors commandant en chef les troupes autrichiennes, le premier jour complémentaire, qu'attendu le refus de l'empereur de ratifier les préliminaires de paix arrêtés par son plénipotentiaire, il avait reçu ordre de son gouvernement de recommencer les hostilités à l'instant, à moins que l'empereur ne consentît à traiter avec lui d'un nouvel armistice d'un mois, et à livrer de suite aux français les places de Philisbourg, Ulm et Ingolstadt, pour garantie de ses intentions de conclure une paix définitive.

L'empereur, éclairé sur les positions avantageuses des français, par

(1) Le général Kray avait été disgracié.

la démarche qu'il fit de se rendre à son armée, craignit pour ses états : il autorisa le comte de Lerbach et le baron de Lauer, à traiter avec le général Lahorie muni des pouvoirs du général en chef Moreau. Les places fortes demandées furent accordées, et on convint d'un armistice de quarante-cinq jours, qui fut signé le troisième jour complémentaire.

CHAPITRE XXX.

Dénonciation de la reprise des hostilités. — Proclamation du général Moreau.

Le cabinet de Vienne, influencé par l'or de l'Angleterre, profita de la prolongation de l'armistice qui lui avait été accordé pour faire de nouvelles levées d'hommes, et pour réorganiser ses troupes.

Le général Moreau partit de Paris le 26 brumaire, et arriva à Munich le 6 frimaire suivant, d'où il adressa à l'armée du Rhin, qui s'était déjà ébranlée sur plusieurs points, la proclamation suivante :

Au quartier-général de Munich, le 6 frimaire.

Le général en chef à l'armée.

« Soldats ! le peuple français était

loin de croire que vous seriez encore forcés de reprendre les armes dans les saisons les plus rigoureuses pour lui donner une paix qu'il desire avec bonne foi, et que ses ennemis cherchent à éloigner par les ruses que la diplomatie n'emploie que trop fréquemment.

En effet, on ne pouvait guère s'attendre à voir un négociateur se présenter sans pouvoir de négocier.

Le gouvernement français, aussi franc que doit l'être celui d'un état libre, s'est empressé de faire, à l'ambassadeur de la maison d'Autriche, les ouvertures les plus avantageuses, ne doutait nullement de mettre un terme à vos travaux, et de rendre le repos et le bonheur à la république.

Le comte de Cobentzel déclare qu'il ne peut traiter de la paix qu'en présence des commissaires anglais.

En vain lui observe-t-on qu'un peuple qui solde tous ceux de l'Europe qui veulent s'armer contre nous ne consentira point à voir cesser une guerre que son gouvernement trouve avantageuse, et cherche à prolonger même par des moyens odieux....

La raison se tait devant des pouvoirs impératifs, et de nouveaux succès paraissent seuls devoir faire changer des dispositions aussi tranges.

C'est par d'aussi misérables chicanes que nos ennemis ont cru gagner une saison qui ne nous permettrait pas de faire cette campagne avec succès.

Ils devraient mieux vous connaître, et croire que les soldats français, aussi peu sensibles aux rigueurs de la saison qu'ils l'ont été en conquérant la Hollande et en défendant le

fort de Kell, sauront surmonter les mêmes obstacles, pour rendre à leur patrie une paix qui mettra le comble à leur gloire et à sa prospérité, etc.

Signé Moreau. »

Dans la nuit du 7 au 8, le centre de l'armée se porta sur les bords de l'Inn, en occupant les pays que les autrichiens avaient quittés.

Une colonne française attaque les redoutes en avant de Wasserbourg, et même la ville, près de laquelle est un pont sur l'Inn, les emporta d'assaut : les autrichiens furent partout culbutés. On s'empara de l'artillerie autrichienne qui garnissait ces ouvrages. Ce succès fut l'avant-coureur de la célèbre bataille de Hohenlinden.

CHAPITRE XXXI.

Bataille d'Hohenlinden, gagnée par l'armée française.

Le 11, le corps du général Grenier s'était rassemblé entre Hohenlinden et Hartofen. La division Grouchy appuyait sa gauche à ce premier village. Le général en chef, qui s'attendait à être attaqué, avait donné ordre aux généraux Richepanse et Decaen de déboucher par Saint-Christophe sur Matempoet, et de tomber avec vigueur sur les derrières de cette attaque. Ce mouvement s'exécuta avec autant d'audace que d'intelligence.

L'ennemi commença son attaque sur Hohenlinden, le 12, à sept heures

et demie du matin, on se borna à le contenir jusqu'à l'instant où un moment d'hésitation fit juger que l'attaque du général Richepanse commençait. Alors Moreau ordonna au général Grenier de commencer la sienne. Le général Ney se porta avec vigueur dans le défilé, et rencontra, à moitié chemin de Matempœt, le général Richepanse. Tout ce qui était engouffré dans le bois, étendu d'environ une lieue et demie, fut tué, pris ou dispersé. Pendant ce tems, le général Grouchy culbuta la réserve des grenadiers ennemis qui avaient cherché à déborder sa droite.

Les mouvemens des généraux Richepanse et Decaen éprouvèrent les plus grands obstacles : obligés de marcher par des routes étroites et entièrement entourés d'ennemis, le général Richepanse se trouva séparé

CHAPITRE

Bataille d'Hohenlin
par l'armée fr

Le 11, le corps du
s'était rassemblé en
et Hartofen. La divi
puyait sa gauche
lage. Le général e
dait à être attaqu
aux généraux F
de déboucher
sur Matemr
gueur sur [illegible] il le repoussa dans
que. C
aut [illegible] *paraissait co*
à trois heures
ennemi déb
Hohenlinden

des autres troupes avec cinq à six bataillons et un régiment de chasseurs; mais, sans regarder derrière lui, il marcha au milieu de l'armée ennemie, sans s'inquiéter du peu de troupes qu'il avait, et joignit la tête de la division Ney, conduite avec une égale intrépidité par l'adjudant Ruffin. Le général Decaen parvint à faire pénétrer la légion polonaise au soutien du général Richepanse.

Pendant que le succès se déterminait au centre, un corps ennemi, marchant de Wasserbourg sur Ebersberg, força le général Decaen à changer de front à droite pour l'arrêter : il le repoussa dans le plus grand désordre.

L'affaire paraissait complètement décidée à trois heures, lorsqu'un autre corps ennemi déboucha par Burkrain sur Hohenlinden : comme

le général en chef s'attendait à un effort sur la gauche, il avait laissé en position deux divisions et la réserve de cavalerie, qui, au moment où elles prenaient l'offensive, furent elles-mêmes attaquées. Quelques troupes de la division Ney et des autres divisions qui se trouvaient à portée, étant survenues, ces deux divisions repoussèrent ces attaques, et abordèrent l'ennemi avec une grande vigueur; et, après plusieurs efforts, le culbutèrent avec perte d'une partie de son artillerie.

Cette bataille fut tellement générale, qu'il n'y eut pas un corps dans l'arm efrançaise qui n'eût combattu. La neige tombait à grands flots pendant toute l'action.

Le résultat de cette célèbre journée fut la prise de 80 bouches à feu,

200 caissons, 10,000 prisonniers, et trois généraux.

On poursuivit l'ennemi jusqu'à la la nuit; il était alors dans une déroute complète.

Le corps du général Lecourbe, qui s'était emparé, le 10, de Rosenheim, fut chargé de couvrir l'Inn et tous les débouchés du Tyrol.

CHAPITRE XXXII.

Passage de l'Inn par l'armée du Rhin. — Entrée de nos troupes à Salzbourg.

Après la bataille mémorable de Hohenlinden, les autrichiens furent en pleine retraite.

Le 18, l'armée passa l'Inn à Neupeurn, entre Ruseinheim et Kuftein. Dès le soir de la journée du 11, le général Lecourbe, commandant l'aile droite, fit ses préparatifs de passage en faisant une reconnaissance sur l'Inn pour désigner le point le plus avantageux à l'établissement d'un pont. Le 18, au matin, les trois divisions du centre étaient sur la croisée des chemins de Roseinheim et

Kuftein, et le général Lecourbe sur Neupeurn, point désigné pour le passage.

A six heures précises du matin, le général Lecourbe fit jeter son pont sous le feu de 30 pièces d'artillerie : l'ennemi fut forcé d'abandonner les bords de la rivière, et le pont fut achevé dans l'espace de quatre heures. A dix heures du matin, une grande partie des troupes fut sur la rive droite.

Après avoir effectué son passage, ce général se mit à la poursuite de l'ennemi, qui ne fit aucune résistance jusqu'à la position de Stephankirck, où il voulut soutenir un effort ; mais il fut bientôt forcé à se replier, et à opérer sa retraite, en laissant 600 prisonniers dans nos mains.

Le 19, la division Richepanse,

après avoir passé l'Inn sur un pont de bateaux établis pendant la nuit, marcha sur Vasserbourg, tandis que le général Lecourbe se porta sur Secbruck, à la tête du Chiemsec. L'ennemi continua sa retraite, et tout fit présumer au général en chef qu'il allait se reformer derrière la Salzach.

Le passage de l'Inn effectué à Neupeurn, l'armée française s'avança entre l'Inn et la Salzach pour forcer l'ennemi à évacuer le pays. La plus grande partie de ses forces se concentra entre Lauffen et Salzbourg.

Le 21 frimaire, le général Lecourbe trouva une avant-garde en avant de la Saal : il la culbuta si brusquement, qu'elle lui abandonna 4 pièces de canon et 400 prisonniers.

Le général en chef, qui avait fait

ses dispositions pour passer le Salzach entre Lauffen et Salzbourg, fit porter le général Lecourbe sur la rive droite de cette rivière. Le 22, ce général la passa malgré l'ennemi qui voulait la défendre, et s'empara du village de Wael.

Le général Decaen arriva sur Lauffen, trouva le pont rompu, et l'ennemi garnissant les hauteurs qui le dominent. Trois chasseurs se jetèrent à la nage, malgré un froid extrêmement rigoureux, pour aller chercher quelques barques sur le bord opposé, tandis que quelques autres s'avançaient en fusillant sur les débris du pont. Environ 80 hommes, passés sur des barques qu'on avait ramenées, suffirent pour culbuter l'ennemi, et lui faire 200 prisonniers.

Moreau fit diriger quatre divisions

avec l'équipage de pont sur Lauden, pour jeter un pont nouveau, tandis qu'on réparait celui que l'ennemi avait rompu. Ces travaux s'opérèrent pendant la nuit : déjà 500 hommes étaient passés sur la rive droite, lorsqu'à huit heures du matin, le 23, il s'engagea une affaire très-vive sur le front de l'aile droite. Le général Lecourbe la soutint avec vigueur jusqu'à deux heures après-midi, lorsque le général Decaen, qui avait passé la rivière en entier avec sa division, commença à marcher en avant, faisant un grand feu d'artillerie sur ce qu'il avait devant lui. Ce mouvement, en contribuant à dégager le général Lecourbe, favorisa en même tems le passage de la division Richepanse, qui commençait à se former sur la rive droite.

Dans la nuit du 23 au 24, l'en-

nemi opéra sa retraite avec précipitation, et nos troupes entrèrent à Salzbourg à huit heures du matin.

L'ennemi eut dans cette affaire 800 blessés, dont une partie resta à Salzbourg, et abandonna 400 prisonniers et une pièce de canon.

L'armée française, après avoir franchi le passage de la Salzach à Lauffen, poursuivit avec vigueur l'ennemi dans sa retraite. L'aile droite se porta sur Ginauden ; le centre suivit la grande route de Salzbourg à Lintz.

Le général Richepanse, à la tête de l'avant-garde, ne cessa de harceler l'ennemi. Il culbuta son arrière-garde en avant de Neumark, lui prit 4 pièces de canon et plus de 600 hommes.

Le 27, il le rencontra encore dans ıe forte position auprès de Vo-

naklapuck. Nos troupes le chargèrent avec tant de vigueur, que plus de 1,000 prisonniers, parmi lesquels au moins 600 cavaliers, tombèrent dans nos mains, ainsi que le général Lopez qui les commandait.

Le 28, l'ennemi voulut défendre les positions en avant de Lambach. Le général Richepanse et ses braves troupes redoublèrent de vigueur et d'audace : les hulans et les manteaux rouges, poursuivis par notre cavalerie, furent devancés dans le défilé de Lambach par notre infanterie ; on en fit un carnage effroyable : le colonel des hussards resta blessé en notre pouvoir. Le prince de Lichenstein, colonel des hulans, fut obligé de se rendre avec l'élite de ses officiers. Le résultat de ce combat fut 800 prisonniers et 3 pièces de canon. L'ennemi,

en outre, fit une perte énorme en morts et blessés.

Le 29 frimaire, l'armée, poursuivant ses succès, n'était plus qu'à quelques marches de Vienne, et les autrichiens (1) en déroute, n'ayant plus que de faibles obstacles à nous opposer, il eût été très-aisé d'y pénétrer et d'y venir dicter des lois; mais le général en chef crut *que, s'arrêter au milieu des victoires les plus brillantes était conforme au caractère de modération par lequel le premier consul s'était fait connaître à toute l'Europe*, et dès qu'on l'eut assuré que le desir de l'empereur était

(1) Depuis l'ouverture de cette campagne d'hiver par la bataille de Hohenlinden et par les combats qui en furent la suite, l'ennemi perdit tout le pays compris entre l'Iser et la rivière d'Erlaph, 12 à 15,000 hommes morts ou blessés, 25,000 prisonniers, avec 140 pièces de canon et des magasins immenses.

de faire la paix, quelles que fussent les intentions de ses alliés, il accueillit favorablement les propositions que lui fit l'archiduc Charles pour la conclusion d'un troisième armistice.

Les négociations qui furent entamées se terminèrent par une convention qui fut signée à Steyer le 4 nivôse : elle nous rendit maîtres des forts de Huffstein et de Saint-Scharintz dans le Tyrol, et des places de Wurtzbourg et de Braunau, ainsi que de tous les pays compris en-deçà d'une ligne de démarcation qui portait nos avant-postes à trois ou quatre marches de Vienne, sur la rivière d'Erlaph. Ces conditions très-modérées nous assuraient néanmoins de grands avantages pour reprendre l'offensive, dans le cas où on nous y eût encore une fois forcés.

Le 6 nivôse, le général Moreau adressa à l'armée la proclamation suivante :

« Soldats ! après vingt jours dont aucun n'a été perdu pour la gloire, vous avez traversé l'Inn, une des dernières barrières de l'Autriche. L'armée ennemie fuyait en désordre vers sa capitale, qu'elle n'aurait pu défendre, lorsque le prince Charles, m'annonçant que l'empereur était décidé à signer la paix, m'a demandé un armistice. A ce mot de paix, objet de vos travaux, but de toutes vos victoires, j'ai cru devoir arrêter votre marche, et donner à l'Europe une nouvelle preuve de la modération de la république française.

Soldats ! nous ne devons pas craindre que cet armistice trompe nos espérances, le prince Charles reprend

aujourd'hui le commandement de l'armée autrichienne : guerrier recommandable, il doit voir avec horreur le sang des braves vendus à l'or des insulaires.

Si, cependant, contre toute vraisemblance, l'Angleterre parvenait encore à étouffer à Vienne la voix de la prudence et de la saine politique, vous ressaisiriez vos armes ; et désormais, sourds à toute voie de conciliation, vous porteriez des coups mortels à des ennemis que la destruction seule pouvait désarmer. Les avantages que vous retireriez alors des conditions de l'armistice feraient plus que compenser la perte de quelques jours de repos.

Soldats ! vos généraux vont vous cantonner dans le pays conquis par votre courage : commandez-y l'amour et l'estime par votre disci-

pline, et votre respect pour les propriétés : ainsi, couverts de tous les genres de gloire, vous rentrerez au sein de la France, dont vous aurez contribué à assurer la paix et le bonheur.

Signé MOREAU. »

La paix vint enfin couronner la constance et la valeur de nos armées ; elle fut signée à Lunéville le 20 pluviose an IX.

O France ! ô ma patrie ! tu peux t'enorgueillir avec raison de la bravoure de tes armées, du génie et de l'habileté de tes chefs. Et si jamais des puissances jalouses osaient encore attenter à tes droits, les grands souvenirs enfanteraient alors les grandes actions, et les noms de Maringo et de Hohenlinden produiraient une source de triomphes sans cesse renaissans.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

PRÉFACE. v
NOTICE SUR MOREAU. . . . . xiij
CHAP. Ier. *Moreau, nommé général de l'armée de Rhin-et-Moselle. — Passage du Rhin, effectué à force ouverte par cette armée.* 1
CHAP. II. *Affaires qui suivirent le passage du Rhin. — Bataille de Renchen. — Bataille de Rastadt. — Bataille d'Etlingen.* 9
CHAP. III. *Marche de l'armée jusqu'au Necker. — Entrée des français à Stuttgard. — Combat d'Etlingen et de Constatt.* 24

CHAP. IV.	*Opérations et marches de l'armée française en suivant l'ennemi à travers les montagnes d'Alb. — Bataille de Neresheim.* 31
CHAP. V.	*Combat de Kamlach.* 37
CHAP. VI.	*Passage du Danube par l'armée.* 41
CHAP. VII.	*Marche de l'armée en Bavière. — Combat de Geisenfeld.* . . . 50
CHAP. VIII.	*Commencement de la glorieuse retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle. — Combat de Neubourg.* 57
CHAP. IX.	*Sortie des garnisons de Manheim et de Philisbourg. — Attaque de Kell de vive force par l'ennemi.* 65
CHAP. X et XI.	*Suite de la retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle.*

— *Bataille de Biberach.* 75
CHAP. XII. *Affaire de RotWiel et de Villingen.—Passage du val d'Enfer.* . . . 86
CHAP. XIII. *Retraite de l'armée sur Huningue.* . . . 93
CHAP. XIV. *Bataille défensive de Schlingen.* 97
CHAP. XV. *Siège du fort de Kell.* — *Ouverture de la tranchée.* — *Sortie considérable.* — *Evacuation de Kell par les français.* 100
CHAP. XVI. *Siège de la tête du pont de Huningue par l'armée autrichienne.* — *Assaut donné à ce fort.* — *Ouverture de la tranchée.* — *Evacuation de la tête du pont par capitulation.* 114
CHAP. XVII. *Campagne de l'an V.* —

	Nouveaux préparatifs pour psser le Rhin. — — Ouverture de la campagne, et second passage de ce fleuve à Diersheim,, le premier floréal. 119
CHAP. XVIII.	*Moreau mandé à Paris après le 18 fructidor. — Son arrivée. — Il est perdu pour son armée.* 135
CHAP. XIX.	*Moreau envoyé à l'armée d'Italie comme général divisionnaire sous Schérer. — Services rendus à cette armée par ce général.* 146
CHAP. XX.	*Moreau quitte l'armée d'Italie. — Son arrivée à Paris. — Journée des 18 et 19 brumaire.* 157
CHAP. XXI.	*Moreau nommé général en chef de l'armée du Rhin.*

— *Préparatifs pour le passage de ce fleuve à Reichlingen.* . 160

CHAP. XXII. *Bataille d'Engen.* . 171

CHAP. XXIII. *Bataille de Mœskirch. — Combat de Biberach.* 175

CHAP. XXIV. *Prise de la Flottille de Williams sur le lac de Constance. — Occupation par nos troupes de Wangen, Lindau et Bregentz.* . . . 183

CHAP. XXV. *Combats d'Erbach et de Delmesingen.* . 187

CHAP. XXVI. *Entrée des français à Augsbourg. — Bataille à la rive gauche de l'Iser. — Passage du Lech.* 191

CHAP. XXVII. *Passage du Danube. — Bataille d'Hoschtett.* 196

CHAP. XXVIII. *Affaire de Nordlingen. —*

Combat de Neubourg. — Entrée des troupes françaises à Munich. 201

CHAP. XXIX. *Passage du Rhin vis-à-vis Lucisteig. — Entrée de nos troupes à Feldkirch. Armistice.* . . . 210

CHAP. XXX. *Dénonciation de la reprise des hostilités. — Proclamation du général Moreau.* 220

CHAP. XXXI. *Bataille de Hohenlinden.* 224

CHAP. XXXII. *Passage de l'Inn par l'armée du Rhin. — Entrée de nos troupes à Salzbourg. — Nouvel armistice. — Conclusion de la paix.* 229

FIN DE LA TABLE.